Illinois U Library

UMÉRO 35 — 28 MAI 1949

France ILLUSTRATION

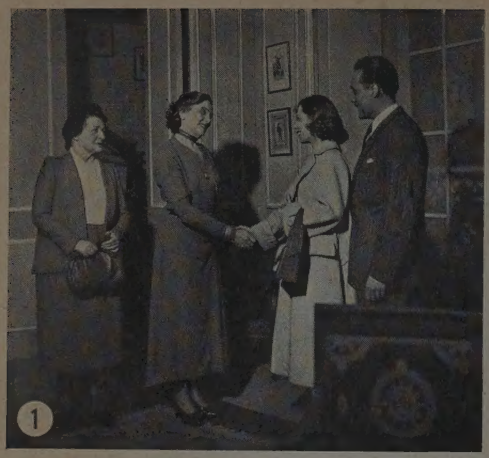
LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

THÉATRE DU
GYMNASE
Mme PAULE ROLLE
présente
GERMAINE DERMOZ
ET
JANDELINE
DANS
Elle m'Adélaïde
3 actes de J. FRANÇOIS-JEANTET
Mise en scène de PAULE ROLLE
Décors de NERSÈS BARTAU, réalisés par PELEGRY
AVEC
RENÉE CORCIADE
JACQUES D'HERVILLE · PIERRETTE TISON
ET
RAOUL GUILLET
LÉON NURBEL DIRECTEUR DE LA SCÈNE
TOUS LES SOIRS A 21h (SAUF JEUDI) MATINÉES DIM. et FÊTES - LOC. TOUS LES JOURS de 11h à 18h

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec « FRANCE-ILLUSTRATION »,

FRANCE-ILLUSTRATION
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e



Marie-Berthe. Adélaïde. Claire. Julien.

Claire. Adélaïde. Julien.

Marie-Berthe. Claire.

1 JULIEN. — *Voici ma charmante Claire, prénom inventé pour elle.* (ACTE PREMIER.)

2 CLAIRE. — *Permettez-moi de vous embrasser.* (ACTE PREMIER.)

3 MARIE-BERTHE. — *Il ne faut pas rester ici, mademoiselle.* (ACTE PREMIER.)

4 ADÉLAÏDE. — *Elle ne veut pas habiter... avec moi ?* (ACTE PREMIER.)

5 ADÉLAÏDE. — *Voulez-vous la direction complète du ménage ?* (ACTE II.)

Adélaïde. Julien.

Adélaïde. Claire.

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE

Pièce en trois actes de J. FRANÇOIS-JEANTET

Cette œuvre a été représentée pour la première fois à Paris au Théâtre du Gymnase le 8 mars 1949, dans une mise en scène de Mme Paule ROLLE et des décors de NERSÈS-BARTAU.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous les droits futurs. Copyright 1949 by J. François-Jeantet.

PERSONNAGES :

Adélaïde Capdepuy	*Germaine DERMOZ*
Claire Mallet.	*JANDELINE*
Marie-Berthe Libertoux. . .	*Renée CORCIADE*
Louise	*Pierrette TISON*
Julien Capdepuy	*Raoul GUILLET*
Laurent	*Jacques D'HERVILLE*

ACTE PREMIER

Le salon des Capdepuy. Meubles et sièges anciens.

Au lever du rideau on entend une cloche. C'est celle du portail. Un temps. Marie-Berthe pénètre par la porte-fenêtre tandis que Louise entre par la gauche.

MARIE-BERTHE. — Vous me reconnaissez ?

LOUISE. — Oui, mademoiselle.

MARIE-BERTHE. — Alors prévenez Mlle Adélaïde que je suis là.

LOUISE. — Mademoiselle m'a bien recommandé qu'on ne la dérange pas.

MARIE-BERTHE. — C'est possible. Mais la consigne qu'elle vous a donnée, ma fille, ne joue pas pour moi.

LOUISE. — Je ne sais pas.

MARIE-BERTHE. — Moi, je sais. Dites que c'est Mlle Marie-Berthe Libertoux qui est là, et vous verrez.

LOUISE. — Bien, mademoiselle.

MARIE-BERTHE. — Quand vous serez ici depuis quelques jours vous pourrez vous rendre compte que j'ai mes entrées à toute heure.

LOUISE. — Excusez-moi.

MARIE-BERTHE, *indulgente.* — Vous faites votre service, ma fille. Je n'ai pas à vous en vouloir. *(Petit rire.)* L'ennui c'est qu'on change de servante, ici, tous les mois.

LOUISE. — J'espère que je resterai plus longtemps.

MARIE-BERTHE. — Je ne sais s'il faut vous le souhaiter. Le service est rude.

LOUISE, *se laissant aller.* — Oh ! j'ai eu l'habitude d'une maison plus importante...

MARIE-BERTHE. — Mlle Adélaïde ne passe rien.

LOUISE. — Je sais servir.

MARIE-BERTHE. — Quand je dis qu'elle ne passe rien, j'entends que pas un grain de poussière ne lui échappe.

LOUISE, *importante.* — Je sais la voir, moi aussi, la poussière.

MARIE-BERTHE. — Mlle Adélaïde la devine. Elle n'a pas des yeux ; elle a des loupes.

LOUISE. — Je crois, quand même, que je pourrai lui donner satisfaction.

MARIE-BERTHE, *un peu impatiente.* — Eh bien, tant mieux !

LOUISE. — Oui, dans le château où j'étais...

MARIE-BERTHE, *vivement.* — J'avais oublié de vous dire que, d'une façon générale, on ne me fait pas attendre.

LOUISE, *un peu vexée.* — Ah ! bien, mademoiselle.

Elle sort par la gauche. Laurent, en costume de jardinier, s'avance avec précaution sur le seuil de la porte et regarde dans le salon.

LAURENT, *apercevant Marie-Berthe.* — Ah ! pardon.

MARIE-BERTHE. — Bonjour, Laurent.

LAURENT. — Bonjour, mademoiselle Marie-Berthe.

MARIE-BERTHE. — Vous cherchez quelqu'un ?

LAURENT. — Oui, enfin... je reviendrai.

MARIE-BERTHE. — Est-ce Mlle Adélaïde ? Elle va précisément venir... je l'attends.

LAURENT, *vivement.* — Oh ! non, non ! Ce n'est pas elle. C'est M. Julien que j'aurais voulu voir... *(bas et comme en confidence:)* à cause de la corbeille.

MARIE-BERTHE, *venant s'asseoir vivement plus près de Laurent.* — Dites-moi... comment sera-t-elle ?

LAURENT. — Toute en roses et œillets.

MARIE-BERTHE. — Vous me la montrerez ?

LAURENT. — Bien sûr, mademoiselle. Mais avant, j'aurais voulu voir M. Julien pour la disposition...

MARIE-BERTHE. — Il doit être à la gare. Je l'ai aperçu qui s'y rendait.

LAURENT, *riant.* — Il ne sera pas en retard !

MARIE-BERTHE, *de même.* — Vous ne voudriez pas qu'il fît attendre Mlle Claire Mallet.

LAURENT. — Qui sera bientôt Mme Julien Capdepuy.

MARIE-BERTHE. — Vous aurez là une nouvelle patronne qui aime la campagne, paraît-il. Elle sait ce que c'est qu'un jardin.

LAURENT, *un peu important.* — Oui, on la dit intelligente...

MARIE-BERTHE, *soudain.* — A propos de fleurs...

LAURENT, *se retirant prudemment.* — J'y retourne, mademoiselle, j'y retourne.

MARIE-BERTHE, *vivement.* — Attendez, Laurent !... Vous n'auriez pas quelques boutures de « Claudius Pernet » à me céder ?

LAURENT. — A vous céder ? C'est que Mlle Adélaïde...

Adélaïde a entr'ouvert le rideau de gauche et elle écoute.

MARIE-BERTHE. — Oh ! une ou deux. Elle ne s'en apercevra pas.

LAURENT. — Je veux bien... Mais vous savez comme elle est...

MARIE-BERTHE. — J'ai toutes les roses, sauf celle-là. J'ai « Madame Herriot », j'ai...

ADÉLAÏDE, *soudain.* — Qu'est-ce que tu as à mendier à Laurent ?

MARIE-BERTHE, *surprise et gênée.* — Ah ! tu étais là ?

ADÉLAÏDE, *immobile.* — Tu le vois.

LAURENT, *troublé.* — Je cherchais M. Julien... pour la corbeille... quand M^lle^ Marie-Berthe...

ADÉLAÏDE. — Vous a raccroché ? C'est bon. Laissez-nous. J'aviserai M. Julien.

LAURENT. — Bien, mademoiselle.

ADÉLAÏDE. — Et, à l'avenir, quand M^lle^ Marie-Berthe essayera de s'approprier des boutures ou des plants sans mon autorisation, vous les lui refuserez. *(A Marie-Berthe :)* Je pense, maintenant, que tu en seras guérie. *(A Laurent :)* Allez !

Laurent se retire vivement.

MARIE-BERTHE, *sourdement.* — Tu es dure, Adélaïde.

ADÉLAÏDE. — Si tu n'étais pas si lente à comprendre combien tes manières me déplaisent, je n'aurais pas à mettre les points sur les *i*.

MARIE-BERTHE. — J'ai, tout de même, gardé quelque fierté.

ADÉLAÏDE. — Ça ne se voit guère. Tu n'as plus qu'une âme de quêteuse. Et maintenant... *(brusque:)* qu'est-ce que tu veux ?

MARIE-BERTHE, *la main à la poitrine.* — Ah !...

ADÉLAÏDE. — Quoi ? Tu ne vas pas t'évanouir ?

MARIE-BERTHE. — Tu sais bien que je souffre toujours de l'estomac.

ADÉLAÏDE. — Et les pilules que je t'ai données ne t'ont pas fait du bien ?

MARIE-BERTHE. — Aucun ! Si tu avais autre chose ?

ADÉLAÏDE. — Bon ! Je chercherai dans ma pharmacie quand j'aurai le temps... Alors, tes boutures, tes remèdes, c'est pour cela que tu es venue ce matin ?

MARIE-BERTHE, *plus à l'aise.* — Mais non, Adélaïde, ce n'est pas pour cela.

ADÉLAÏDE. — Alors, dis vite.

MARIE-BERTHE, *un peu bas.* — Oh ! tu dois bien t'en douter !

ADÉLAÏDE. — Quoi... *(articulé :)* de l'argent ?... Alors, toujours ?

MARIE-BERTHE. — Ludovic m'en demande...

ADÉLAÏDE. — Et tu lui as dit oui... naturellement !

MARIE-BERTHE. — Il y a huit jours déjà que je t'en ai parlé.

ADÉLAÏDE. — Oh ! tu sais, j'ai autre chose en tête... Tu ne peux pas le mettre à la raison ton Ludovic ?

MARIE-BERTHE. — Tu sais bien qu'il me croit encore riche.

ADÉLAÏDE. — Il s'apercevra bien, un jour, que tu es ruinée. Il saura, malgré toi, que tu t'es laissé prendre à la fripouillerie de ton notaire *(petit rire)* qui, à ta seule stupéfaction d'ailleurs, a levé le pied il y a trois ans.

MARIE-BERTHE. — En attendant il aura vécu.

ADÉLAÏDE. — Ce que tu peux faire pour un neveu !

MARIE-BERTHE. — C'est moi qui l'ai élevé.

ADÉLAÏDE. — Très mal !

MARIE-BERTHE. — J'avais de l'argent. J'étais seule avec lui.

ADÉLAÏDE. — Tu aurais mieux fait de lui apprendre à vivre modestement.

MARIE-BERTHE. — C'est ma joie qu'il soit heureux par moi.

ADÉLAÏDE. — Et pour lui tu irais au bagne.

Silence.

MARIE-BERTHE. — Je n'ai que cet amour dans la vie. Ah ! s'attacher à un seul être... Tu dois bien comprendre cela, toi !

ADÉLAÏDE, *redressée.* — Moi ?

MARIE-BERTHE, *vivement.* — Ce n'est pas un reproche. *(Lentement :)* D'ailleurs, je suis sûre qu'au fond tu ne me blâmes pas.

ADÉLAÏDE. — Dis que je t'approuve.

MARIE-BERTHE, *bas.* — Qui sait ? Tu me plains peut-être.

ADÉLAÏDE, *acide.* — Tu veux que je pleure sur toi ?

MARIE-BERTHE. — Sur nous, Adélaïde.

Silence.

ADÉLAÏDE, *glaciale.* — Vraiment, tu es en verve aujourd'hui, Marie-Berthe.

MARIE-BERTHE, *sans voix.* — Je pensais que, comme moi, tu devais avoir des jours sombres.

ADÉLAÏDE. — Qu'est-ce qui te prend ?

MARIE-BERTHE. — Tu m'entends certainement.

ADÉLAÏDE, *nettement.* — Je n'entends rien.

Silence.

MARIE-BERTHE, *un peu apeurée.* — Je ne veux pas te faire perdre ton temps...

ADÉLAÏDE. — Oui ! Je saisis que ta pitié soudaine pour nous a été amenée au bon moment.

MARIE-BERTHE. — Il n'y avait pas de calcul. Je n'avais pas l'intention de parler de toi. La conversation m'a entraînée.

ADÉLAÏDE, *soudain.* — Bref, combien veux-tu ?

MARIE-BERTHE, *timide.* — Vingt-cinq mille... si tu peux.

ADÉLAÏDE. — Rien que cela !

MARIE-BERTHE. — Ce sont ses vacances.

ADÉLAÏDE. — Et tu crois que j'ai ça sur moi ?

MARIE-BERTHE, *se défendant.* — Non, mais tu me demandes le chiffre.

ADÉLAÏDE. — Je ne peux pas me démunir de ce que j'ai ici. Il te faut cela quand ?

MARIE-BERTHE. — Si tu avais pu me le remettre aujourd'hui... Ah ! je tombe mal !

ADÉLAÏDE. — Pourquoi ?

MARIE-BERTHE. — Tu attends M^lle^ Claire Mallet.

ADÉLAÏDE. — Je l'attends !... Mettons qu'elle vienne.

MARIE-BERTHE. — C'est ce que je voulais dire.

ADÉLAÏDE, *se montant.* — Mais ce n'est point parce qu'elle vient nous rendre visite que toute la vie doit être suspendue ici.

MARIE-BERTHE. — Bien entendu !

ADÉLAÏDE. — Elle n'est même pas fiancée à Julien !

MARIE-BERTHE, *voulant lui être agréable.* — Oui. Et le mariage n'aura peut-être pas lieu !

ADÉLAÏDE, *hautaine.* — S'il a lieu, qu'est-ce que tu veux que cela me fasse ?

MARIE-BERTHE, *interdite.* — Mais... tant mieux ! Si tu peux t'entendre avec elle !

ADÉLAÏDE. — Je m'entendrai si ça me plaît. Tu n'as rien à y voir.

MARIE-BERTHE, *se repliant.* — Ce que je t'en disais...

ADÉLAÏDE. — Oui, encore ta pitié. Garde-la pour toi. *(Un temps.)* Et, puisque l'occasion se présente, *(lentement :)* sache que tu ne sais rien.

MARIE-BERTHE, *bas.* — Oh ! entre nous... strictement entre nous.

ADÉLAÏDE. — Même entre nous. Quand on ne sait pas, on ne sait pas. *(Se retournant brusquement vers elle et la regardant dans les yeux :)* La première femme de Julien, Angèle, est morte il y a deux ans. Elle s'était éloignée d'ici six mois avant, sur la volonté de Julien. Mon frère avait eu des preuves en main de son infidélité. Toutefois, jusqu'au moment de la séparation, je m'étais fort bien entendue avec elle.

MARIE-BERTHE, *étonnée.* — Pourquoi me dis-tu ça ?

ADÉLAÏDE. — J'eusse préféré que tu me dises oui, simplement.

MARIE-BERTHE. — Mais enfin, je n'ignore rien... *(Lentement :)* A moins que tu me fasses la leçon...

ADÉLAÏDE. — Ton esprit s'illumine, Marie-Berthe.

MARIE-BERTHE, *sans la regarder.* — Oui. La leçon, pour que je la répète.

ADÉLAÏDE. — Je ne t'oblige pas. Mais je t'invite, si tu parles, par hasard, à M^lle^ Mallet, à t'en tenir à cela, et strictement.

MARIE-BERTHE, *vivement.* — Tu penses bien...

ADÉLAÏDE, *nettement.* — Je ne pense rien. Claire Mallet était une amie d'Angèle...

MARIE-BERTHE, *vivement.* — Tu la redoutes ?

ADÉLAÏDE, *elle soupire.* — Encore des paroles inutiles ! *(Très lentement :)* Puisqu'elle remplace Angèle avec qui je m'entendais fort bien, il n'y a aucune raison pour que je ne m'entende pas aussi bien avec elle. Voilà ! Tu y es ?

MARIE-BERTHE. — Oui, oui ! J'ai compris !

ADÉLAÏDE. — Déjà !...

MARIE-BERTHE. — Tu n'as rien à craindre de moi.

ADÉLAÏDE. — Tu m'amuses !

MARIE-BERTHE. — Mais, je t'assure !...

ADÉLAÏDE, *articulant.* — Je n'ai rien à craindre, Marie-Berthe, non parce que tu te soumets à mon désir, non parce que tu me fais une promesse que je te demanderais...

MARIE-BERTHE. — Pourtant...

ADÉLAÏDE. — Il n'y a pas de pourtant. Je n'ai rien à craindre de toi — pour employer ta formule particulièrement heureuse — parce que, simplement, tu ne sais rien.

MARIE-BERTHE, *soumise.* — Oui, Adélaïde, je ne sais rien.

Court silence.

ADÉLAÏDE. — Maintenant, en ce qui concerne ta demande, repasse ce soir... si tu veux ?

MARIE-BERTHE. — Si je veux ? Non. C'est plutôt : si tu veux.

ADÉLAÏDE. — Passe toujours. Tu verras bien.

MARIE-BERTHE. — Je ne voudrais pas encore t'importuner si...

ADÉLAÏDE, *hautaine.* — Tu as peur de t'humilier par une nouvelle visite ? Au point où tu en es !...

MARIE-BERTHE, *redressée.* — Adélaïde... je...

Elle s'arrête quand elle entend des pas au jardin.

JULIEN, *entrant joyeusement.* — Vous êtes là toutes les deux ! *(Serrant la main de Marie-Berthe :)* Bonjour, Marie-Berthe.

MARIE-BERTHE. — Bonjour, Julien.

JULIEN, *à Adélaïde.* — Claire est au jardin. Elle en est tout à fait ravie.

ADÉLAÏDE, *vivement.* — Mais, qu'elle entre !

MARIE-BERTHE, *à Julien.* — Elle ne nous dérange nullement.

ADÉLAÏDE, *bas à Marie-Berthe.* — Toi...

Elle lui fait signe de la main de sortir.

MARIE-BERTHE, *à Julien.* — Je serais heureuse de connaître M^lle^ Claire.

JULIEN, *sortant.* — Merci, Marie-Berthe. Je vous l'amène.

ADÉLAÏDE, *à Marie-Berthe.* — Après, tu files, hein !

MARIE-BERTHE. — Oui. Mais il m'est bien permis, je pense...

ADÉLAÏDE. — Suffit !

JULIEN, *introduisant Claire, et tandis qu'ils avancent vers Adélaïde.* — Adélaïde ! Voici ma charmante Claire... *(Riant et heureux :)* Prénom inventé pour elle !

CLAIRE, *vivement.* — Oh !

ADÉLAÏDE, *très ouverte.* — Et qui va mettre sa note de cristal dans cette vieille maison ! *(Lui tendant la main :)* Soyez donc doublement la bienvenue !

CLAIRE, *lui serrant la main, très sincère.* — Je suis touchée de tant de gentillesse ! Et croyez, chère mademoiselle, à la joie que j'ai de faire, enfin, votre connaissance. *(Regard à Julien.)* Julien m'a si souvent parlé de vous !

ADÉLAÏDE, *comme sérieuse.* — ... tandis que lui a toujours été jalousement secret sur votre personne...

Elle rit soudain.

CLAIRE, *riant dans le même temps.* — Je m'en doute !

ADÉLAÏDE, *comme confuse.* — Et maintenant, excusez-moi de n'être pas allée à votre rencontre !

CLAIRE. — Vous êtes tout excusée, mademoiselle.

ADÉLAÏDE. — J'ai précisément une nouvelle servante.

JULIEN, *à Claire.* — Il faut que je vous présente, Claire, à M^lle^ Marie-Berthe Libertoux.

CLAIRE, *s'inclinant.* — Mademoiselle...

Elles se serrent la main.

MARIE-BERTHE. — Je suis une amie d'Adélaïde.

ADÉLAÏDE, *sèchement.* — Qu'est-ce que tu veux que cela fasse à M^lle^ Claire ?

CLAIRE, *protestant.* — Mais cela me laisse entendre que nous aurons l'occasion de nous voir souvent.

MARIE-BERTHE. — Oh ! sans doute. Je viens fréquemment. Presque tous les jours.

JULIEN. — Elle habite à deux pas.

ADÉLAÏDE, *brusque.* — M^lle^ Claire, excusez mon

amie. Je l'ai chargée d'une commission un peu urgente.

Elle regarde Marie-Berthe interdite.

CLAIRE, *à Marie-Berthe.* — Oh ! que je ne vous retienne pas, mademoiselle !

MARIE-BERTHE, *se reprenant, et à Adélaïde.* — Je... Je te rapporterai la réponse ?

ADÉLAÏDE, *surprise.* — Bien entendu.

MARIE-BERTHE, *à Claire.* — A bientôt, mademoiselle.

CLAIRE. — Mais, certainement !

JULIEN, *à Marie-Berthe.* — Au revoir, Marie-Berthe.

MARIE-BERTHE, *à Adélaïde, et sur le point de sortir.* — Tu ne sais pas si Laurent a mis de côté les boutures que tu as bien voulu m'offrir ?

ADÉLAÏDE, *se contenant.* — Vois toi-même !

MARIE-BERTHE. — Si cela n'est pas fait, je lui dirai de me les préparer. Je les prendrai en te portant la réponse.

ADÉLAÏDE, *entre les dents.* — C'est cela.

MARIE-BERTHE, *sortant, dans un sourire.* — A tout à l'heure !... Et merci !

ADÉLAÏDE, *à Claire.* — Et maintenant, causons un peu.

Elle lui fait signe de s'asseoir.

CLAIRE, *s'asseyant après elle.* — Très volontiers.

JULIEN, *à Claire, en riant.* — Ma sœur ne vous connaît que par le peu que je lui en ai dit.

CLAIRE, *même jeu.* — Alors, je me doute de son opinion. Je suis, au moins, quelque perfection.

JULIEN, *même jeu.* — Eh ! eh !

ADÉLAÏDE, *à Julien, même jeu.* — Tu fais bien de ne pas protester. C'est exactement ce que tu en penses.

CLAIRE, *à Julien, même jeu.* — Ah ! Voyez !

ADÉLAÏDE. — Vous savez certainement toute l'affection que j'ai pour mon frère. Lui voir reprendre confiance dans la vie... m'est la plus douce chose.

JULIEN, *un peu bas.* — Adélaïde !

ADÉLAÏDE, *à Julien.* — Si ! Tu le mérites, ce renouveau. Certes, tu es un studieux : les livres... la musique... Oui, ce sont de beaux divertissements, mais ce n'est que cela. *(A Claire :)* C'est pourquoi je vous suis si reconnaissante, mademoiselle, de nous apporter ici votre jeunesse et votre sympathie.

CLAIRE. — Je ne sais vraiment comment vous remercier de votre accueil.

JULIEN, *riant.* — Bien que les fiançailles se dispensent de quelque cérémonie, je pense qu'il serait bien de les fêter maintenant. Qu'en dites-vous, Claire ?

CLAIRE. — Si cela agrée à votre sœur ?

ADÉLAÏDE. — Je suis tout à fait d'accord avec vous.

CLAIRE. — Alors, mademoiselle, permettez-moi de vous embrasser, puisque c'est vous qui présidez.

ADÉLAÏDE. — Avec plaisir.

Elles s'embrassent.

CLAIRE, *à Adélaïde.* — Et maintenant avec votre permission ?...

ADÉLAÏDE, *sans la regarder.* — Allez ! allez !

Claire s'approche de Julien. Long baiser. Adélaïde a détourné la tête, le visage souffrant.

JULIEN, *joyeux.* — Voilà qui est bien scellé !

CLAIRE, *encore heureuse de l'étreinte.* — Merci, Julien !

ADÉLAÏDE, *pour se dominer, et brusque.* — Est-ce que vous connaissez notre petite ville ?

Elles se rasseyent.

CLAIRE. — Certes ! Mais je me suis aperçue qu'on avait beaucoup construit.

JULIEN, *à Adélaïde.* — Je te dirai que j'ai amené Claire du côté de l'avenue de Bordeaux.

ADÉLAÏDE. — Ah ! très bien !

CLAIRE. — J'y ai vu de très jolies villas.

ADÉLAÏDE, *indifférente.* — Oui, n'est-ce pas ?

JULIEN. — J'ai montré à Claire la maison que je fais construire. Inutile de dire qu'elle se louera facilement !

CLAIRE. — Oh ! très certainement ; elle est bien placée.

JULIEN, *à Adélaïde.* — Il faudra que tu fasses visiter à Claire la maison. Je veux dire la nôtre. *(Souriant :)* Enfin la sienne, bientôt.

ADÉLAÏDE. — C'était mon intention. Mais, si Claire n'y voit pas d'inconvénient, nous ferons le tour du propriétaire cet après-midi.

CLAIRE. — Comme vous le voudrez, mademoiselle.

JULIEN. — Ce qu'elle ne vous dit pas c'est qu'elle sacrifiera ses vêpres pour rester avec vous. Et cela n'est pas rien pour elle, croyez-moi !

ADÉLAÏDE. — Sacrifiera !... Le grand mot ! Je sais seulement faire face à tous mes devoirs. Le plus pressant, aujourd'hui, est de vous recevoir ici. *(Se levant :)* Et pour l'instant je me dois de surveiller le déjeuner, car je veux vous en offrir un convenable à des fiançailles.

CLAIRE. — Vous avez une nouvelle bonne, m'avez-vous dit ?

ADÉLAÏDE. — Oui. Vous savez ce que c'est. Beaucoup d'empressement et de bonne volonté. Résultat : des assiettes cassées, et c'est tout.

JULIEN. — Claire t'excuse certainement, si tu veux disposer...

ADÉLAÏDE, *riant, à Claire.* — Vous me donnez *campos* ?

CLAIRE. — Faites comme si je n'étais pas là.

ADÉLAÏDE. — Je suis un peu sans gêne. Enfin je vous traite déjà en belle-sœur.

CLAIRE. — Rien ne m'est plus agréable.

ADÉLAÏDE. — Mais donnez-moi votre vêtement, Claire. Que je vous débarrasse.

CLAIRE, *le lui remettant.* — Merci.

ADÉLAÏDE, *à Julien.* — Tu verras, de ton côté, avec Laurent. *(Bas :)* Pour la corbeille.

JULIEN, *bas.* — Oui, oui. *(Haut :)* Dès que tu pourras revenir, ne nous prive pas de ta présence.

ADÉLAÏDE, *sortant en riant.* — Dieu ! qu'il est poli, votre fiancé, Claire !

Tous trois rient.

CLAIRE. — Julien, voulez-vous me faire un grand plaisir ?

JULIEN. — Certes !

CLAIRE, *bas et rieuse.* — Allez voir ma corbeille.

JULIEN. — Quoi ! Vous avez entendu ?

CLAIRE. — Ne retardez pas le plaisir que j'aurai à la voir moi-même.

JULIEN. — Mais j'ai regret de vous quitter à peine arrivée !

CLAIRE. — Après vous ne me laisserez plus.

JULIEN. — Mais, c'est après !

CLAIRE. — Que vous êtes enfant !

JULIEN. — Vous allez vous sentir brusquement isolée.

CLAIRE, *soudain sérieuse.* — Eh bien ! j'aimerais précisément que vous me laissiez seule.

JULIEN, *surpris.* — Bah !

CLAIRE. — Oui ! Il me semble que je me ferais mieux, en silence, à ce jardin que j'aperçois, à cette pièce où sans doute vous avez vos habitudes.

JULIEN, *touché.* — C'est vrai.

CLAIRE. — Je vous y suivrai comme présent... et je vous y verrai bien mieux.

JULIEN, *souriant.* — Vous exagérez !

CLAIRE, *simple, mais émue.* — Non. Mais l'attention que vous me portez me détourne de celle que je veux vous réserver.

JULIEN. — Est-ce possible ? Allons ! vous avez voulu qu'il me fût doux de vous céder. Vous y avez réussi.

CLAIRE. — Bon début ?

JULIEN. — Ah ! certes !... *(Et tandis qu'il l'embrasse longuement :)* Claire chérie !... *(Vivement, pendant qu'il s'éloigne et sort par la gauche :)* Je vous laisse.

Claire commence l'inspection du salon, des tableaux puis des meubles. Marie-Berthe paraît à la porte du jardin.

CLAIRE, *se retournant vers elle.* — Ah ! mademoiselle... Marie-Berthe, je crois ?

MARIE-BERTHE. — C'est cela même.

CLAIRE. — Vous revenez voir votre amie, mademoiselle ?

Court silence.

MARIE-BERTHE, *très simple.* — Non.

CLAIRE. — Ah ! Je croyais qu'elle vous avait chargée...

MARIE-BERTHE. — D'une commission ? Nullement. C'était pour m'éloigner.

CLAIRE, *surprise.* — Je pensais que vous veniez lui porter la réponse.

MARIE-BERTHE. — Si elle survenait je ne manquerais pas de justifier ma présence ainsi. *(Un peu bas :)* Vous êtes seule, mademoiselle ?

CLAIRE. — Oui. Julien est avec son jardinier et votre amie est occupée de cuisine.

MARIE-BERTHE. — C'est une chance !

CLAIRE, *surprise.* — Que je sois seule ?

MARIE-BERTHE, *très simple, un peu bas.* — Je ne l'espérais pas. A tout hasard je suis venue. J'aurais tenté de vous rencontrer encore cet après-midi. A défaut, je vous aurais écrit.

CLAIRE. — Ecrit ?

MARIE-BERTHE. — J'ai besoin de vous conseiller et de vous renseigner.

CLAIRE, *attentive.* — Que voulez-vous dire ?

MARIE-BERTHE, *brève.* — Il ne faut pas rester ici, mademoiselle.

CLAIRE, *sur ses gardes.* — Comment ?

MARIE-BERTHE. — Epousez Julien si vous l'aimez, oui !... *(Bas :)* Mais il ne faut pas que vous habitiez tous les trois. Vous en souffririez trop.

CLAIRE, *un peu hautaine.* — Je n'aime pas beaucoup les rapports des amis, et à voix basse.

MARIE-BERTHE, *un peu sévère.* — Ne vous montez pas ! Vous avez mieux à faire. *(Directe :)* Vous avez connu Angèle, la première femme de Julien ?

CLAIRE. — Oui. C'était mon amie.

MARIE-BERTHE. — Tout son malheur est venu d'Adélaïde.

CLAIRE, *toujours méfiante.* — Elle ne m'en a jamais parlé. Elle se serait bien aperçue...

MARIE-BERTHE. — Non. Adélaïde lui a toujours fait bon visage.

CLAIRE. — Alors en quoi Angèle a-t-elle souffert de sa présence ?

MARIE-BERTHE. — Vous avez su ce dont on l'accusait ?

CLAIRE. — Oui. Et je sais qu'elle s'en est toujours défendue ?

MARIE-BERTHE. — Je le pense bien.

CLAIRE. — Vous le dites comme si elle était innocente ?

MARIE-BERTHE. — Elle l'était.

CLAIRE. — Angèle, innocente ?

MARIE-BERTHE. — Cela vous surprend ?

CLAIRE. — Autant d'amitié que j'eusse pour elle, j'ai dû reconnaître que la preuve apportée par Julien de son infidélité, tout au moins morale, était accablante. Qu'elle ne fût qu'imprudente, soit ! Mais totalement innocente...

MARIE-BERTHE. — C'est pourtant la vérité.

CLAIRE, *un peu ébranlée.* — Qu'en savez-vous, mademoiselle ?

MARIE-BERTHE. — Cette preuve consistait, vous devez vous le rappeler, dans une lettre écrite par Angèle à son cousin Xavier.

CLAIRE. — Qu'elle avait aimé dans sa jeunesse... Oui. Le mariage ne s'était pas fait, pour cause de maladie du jeune homme. Elle y avait, disait-elle, renoncé.

MARIE-BERTHE. — Cela est exact. Continuez...

CLAIRE. — Julien avait pourtant trouvé dans son sous-main cette lettre prête à partir. Elle était conçue dans des termes qui ne laissaient aucun doute sur ses sentiments. Angèle a tout nié, certes, mais sans pouvoir expliquer, contre toute vraisemblance d'ailleurs, que cette lettre était fausse.

MARIE-BERTHE. — Elle l'était pourtant.

CLAIRE. — Qui vous permet de l'affirmer ?

MARIE-BERTHE, *très simple et rapide.* — C'est moi qui l'ai écrite.

CLAIRE, *sans voix.* — Vous ? C'est invraisemblable ! Vous aviez quelque rancune contre Angèle ?

MARIE-BERTHE, *lentement.* — J'ai tout fait sur l'ordre d'Adélaïde.

CLAIRE. — Mais pourquoi, vous ?

MARIE-BERTHE. — J'avais au couvent la facilité d'imiter les écritures. Adélaïde s'en est souvenue.

CLAIRE. — Et vous avez accepté ?

MARIE-BERTHE. — J'avais besoin d'argent.

CLAIRE. — A ce point !

MARIE-BERTHE. — J'ai un neveu que j'ai élevé, mademoiselle, avec largesse. Il me croit toujours riche. Il y a trois ans, je fus ruinée. *(Sourdement :)* Je ne veux pas qu'il soit privé.

CLAIRE, *se détournant.* — C'est horrible, ce que vous avez fait.

MARIE-BERTHE. — C'est pourquoi j'ai des remords. Il ne faut pas qu'elle recommence avec vous comme avec Angèle. *(Bas :)* J'ai perdu Angèle, je veux vous sauver.

CLAIRE. — Mais qui peut vous faire croire que votre amie veuille recommencer ? Vous a-t-elle dit quelque chose ?...

MARIE-BERTHE. — ... qui puisse me donner l'éveil ? Elle se défend d'une répulsion à votre venue. Mais je la devine. *(Amère :)* Elle estime qu'elle m'a donné assez d'argent. Elle me laisse entendre qu'elle n'a plus besoin de mes services. Enfin, elle agira seule.

CLAIRE, *cherchant.* — Que puis-je craindre ?

MARIE-BERTHE. — Rien de précis encore. Adélaïde ne sait peut-être même pas ce qu'elle méditera contre vous, mais ce dont je suis sûre, c'est qu'elle n'acceptera pas que vous soyez longtemps Mme Capdepuy. C'est pour cela que je vous conseille de ne pas rester ici. *(Rapide :)* Obtenez de Julien qu'il habite ailleurs, dans une de ses maisons de l'avenue de Bordeaux, par exemple. *(Nette :)* Il faut que vous l'enleviez à ses mains !

CLAIRE. — Il est faible devant elle ?

MARIE-BERTHE. — Ce n'est pas tant cela ! Mais elle inventera n'importe quoi pour vous perdre. Il faut donc augmenter votre influence sur Julien, au point qu'il ne puisse douter de vous, malgré tout. Et cela, vous ne l'obtiendrez qu'en vivant seule avec lui.

CLAIRE. — Si elle n'y consent pas ?

MARIE-BERTHE. — C'est à vous d'être la plus forte. *(Insinuante :)* Vous êtes aimée ? *(Nette :)* Refusez-vous !

CLAIRE, *suffoquée.* — Quoi ?

MARIE-BERTHE. — Il faut que vous fassiez céder Julien.

CLAIRE, *luttant.* — Si vous vous trompiez ?

MARIE-BERTHE. — Je ne peux pas.

CLAIRE. — Elle avait contre Angèle un ressentiment que nous ignorons peut-être, un ressentiment particulier.

MARIE-BERTHE. — Sans doute ! *(Mystérieuse :)* Mais vous en serez aussi l'objet.

CLAIRE, *surprise.* — Pourquoi ? Elle ne me connaît pas encore.

MARIE-BERTHE, *lentement.* — Elle sait que vous aimez Julien. Cela suffit.

Court silence.

CLAIRE. — Je ne comprends pas ?...

MARIE-BERTHE. — Vous hésitez ?

CLAIRE, *un peu inquiète.* — Faut-il imaginer... l'autorité... jalousie... d'une sœur ?

MARIE-BERTHE. — D'une sœur ?... *(Un temps, puis lentement et baissant la voix :)* Enfin... oui... *(Un temps.)* Imaginez...

Silence.

CLAIRE, *sourdement.* — Quoi ?... *(Effrayée :)* Dois-je vous entendre ?...

MARIE-BERTHE, *très calme.* — C'est ainsi... ma pauvre demoiselle !

Silence.

CLAIRE, *frappée et très lentement.* — Je n'aurais donc qu'à m'éloigner le plus possible d'elle.

MARIE-BERTHE. — Soyez adroite. C'est aujourd'hui qu'il vous faut obtenir cette séparation.

CLAIRE. — Oui, je comprends. Toute ma vie en dépend.

MARIE-BERTHE, *vivement.* — Pas un mot de tout cela ! Vous me perdriez !

CLAIRE. — Ne craignez rien, mademoiselle. Et je n'oublierai pas le service que vous venez de me rendre.

MARIE-BERTHE. — Oh !

CLAIRE. — Bien entendu, vous n'acceptez plus d'argent de votre amie ?

MARIE-BERTHE, *sans la regarder.* — Bien sûr ! Oh !... et puis, maintenant, c'est fini... *(Déjà sur le seuil :)* Je me sauve. Au revoir, mademoiselle.

Claire reste quelques instants seule, tout absorbée par sa pensée.

CLAIRE, *se retournant vers Julien qui entre, et soudain.* — Eh bien ! est-elle à votre goût, cette corbeille ?

JULIEN. — Sera-t-elle au vôtre ?

CLAIRE. — Montrez-la-moi.

JULIEN. — Laurent y met la dernière main. Ne vous impatientez pas, vous la verrez bientôt. Maintenant, dites-moi... Vous ne vous êtes pas ennuyée, seule ?...

CLAIRE, *souriant.* — Vous voulez que je dise... oui ?

JULIEN, *amusé.* — Un peu.

CLAIRE. — Eh bien ! voyez : je suis franche. Je me suis ennuyée... un peu.

JULIEN, *riant.* — A la bonne heure !

CLAIRE. — Ne riez pas. Vous imaginez que c'est vous, surtout, qui me manquiez.

JULIEN. — Je l'espère !

CLAIRE. — Oui, certes ! Je m'amuse ! *(Lentement :)* Mais je considérais cette maison où je vais habiter.

JULIEN. — Vous êtes bien grave !

CLAIRE. — Ne faut-il pas l'être en ce jour ?

JULIEN. — Oui ! Mais... grave, sans être inquiète. Or il me semble...

CLAIRE. — Non ! je ne suis pas inquiète, puisque je sais que vous m'aimez. *(Avec une douce insistance :)* Mais revenons à cette maison...

JULIEN. — ... Que vous ne connaissez pas encore.

CLAIRE, *d'un geste.* — Cela me suffit.

JULIEN. — Comment ?

CLAIRE, *lentement.* — Je ne crois pas qu'elle me plaise.

JULIEN, *interdit.* — Vous ?...

CLAIRE. — Non, Julien. Je devine une maison confortable, certes. Avec un jardin charmant. Mais voyez ! *(Tournée vers le jardin :)* Deux murs.

JULIEN. — Eh bien ?

CLAIRE, *lentement.* — Je les ai regardés à loisir, pendant votre absence. Je souhaiterais plus d'espace...

JULIEN. — Vraiment ? *(Lentement :)* Vous me surprenez !

CLAIRE, *plus vivement.* — Et puis il me semble qu'une maison qui n'aurait pas d'histoire serait plus gaie. Elle commencerait à vivre avec nous. Elle aurait l'âge de notre amour.

JULIEN, *la considérant.* — Je ne vous savais pas romanesque.

CLAIRE. — Je vous effraie ?

JULIEN. — Nullement. D'autant que ce que vous dites est un regret... sans plus.

CLAIRE, *lentement.* — C'est bien un désir... Julien. Je ne voudrais pas habiter ici.

JULIEN. — Claire ! Je ne vous comprends pas. Est-ce parce que je vous ai laissée seule quelques minutes ?

CLAIRE. — Oui, sans doute. C'est pour cela. Mais ne vaut-il pas mieux que je me sois aperçue de ma prison avant... et cela même, pour vous ?

JULIEN. — De votre prison ? Vous vous amusez !

CLAIRE, *dans une moue.* — Non. Je m'ennuie déjà !

JULIEN, *mécontent.* — C'est inimaginable ! Vous me peinez, profondément.

CLAIRE. — Vous aimez cette demeure ?

JULIEN. — J'y ai toujours vécu.

CLAIRE. — Je conçois que cela vous soit désagréable de la quitter, mais je suis sûre que vous serez très heureux dans votre nouvelle maison. *(Légère :)* Ne m'y avez-vous pas conduite ce matin ?

JULIEN. — Moi ?

CLAIRE. — Cette villa en construction sur l'avenue de Bordeaux, voilà ce qui serait mon rêve !... De l'air... de l'horizon ! Enfin tout ce qui manque ici.

JULIEN, *médusé.* — Vous m'étonnez de cette sortie.

CLAIRE. — Moi-même je ne prévoyais pas cette audace que j'ai à vous dire ma pensée si franche.

JULIEN, *touché.* — Je vous en remercie, Claire ! Sans doute cela vaut mieux ainsi. Mais à l'instant vous me parliez de votre désir de connaître et de suivre, ici même, mes habitudes. Et vous voilà subitement dressée contre elles ! Je ne puis croire, par ailleurs, que vous admettriez d'un cœur facile... un tel changement dans une vie un peu fermée, qui est la mienne, et que vous avez acceptée. *(Un peu grave :)* Voulez-vous absolument me forcer à vous dire : Claire, ce que vous me demandez est impossible ?

CLAIRE. — Je ne veux point vous y forcer.

JULIEN. — C'est tout comme.

CLAIRE, *lentement.* — J'espère, Julien, que vous consentirez à ma demande parce que vous comprendrez mes raisons.

JULIEN. — Elles peuvent vous paraître irrésistibles. Pour moi elles ne sont que de fantaisie. Je ne veux pas m'y arrêter. *(Souriant :)* Vous vous habituerez très bien ici. Vous-même, vous le reconnaîtrez après quelques mois. Et d'autant que nous sortirons souvent. Avec notre auto nous pourrons visiter le pays. Vous craignez l'ennui ? Je me charge de le dissiper. *(Net et joyeux :)* C'est entendu ?... Nous ne parlerons plus de cela ?

CLAIRE. — Je vous avoue que si je dois renoncer à en parler je n'aurai pas grand plaisir à parler d'autre chose.

JULIEN. — Enfin que se passe-t-il, Claire ? Vous employez des mots... et un ton distant !

CLAIRE. — Vous m'intimez l'ordre de me taire.

JULIEN. — L'ordre ?

CLAIRE. — Presque ! « C'est entendu... » Eh bien non, Julien. Rien n'est entendu si vous ne voulez pas m'écouter !

JULIEN, *après un silence.* — Ainsi c'est sérieux ? Vous n'habiterez pas cette maison ?

CLAIRE. — Non.

JULIEN. — Même si je vous disais que je ne pourrais y renoncer... pour des raisons infiniment respectables ?

CLAIRE, *bas.* — Aucune de vos raisons ne me fera céder.

JULIEN, *un peu brusque.* — Donc, si je persiste ?...

CLAIRE, *après un silence, et bas.* — Je ne reviendrai pas.

JULIEN. — Claire ! *(Après un silence, et assez lent :)* Et pour une raison de logement... vous renonceriez ?... A qui feriez-vous croire cela ?

CLAIRE. — Je pourrais vous répondre de même... puisque vous êtes décidé à m'abandonner plutôt que de me satisfaire.

JULIEN. — Mais je ne puis pas... comprenez-moi !

CLAIRE. — Pourquoi ?... Parce que vous ne m'aimez pas assez !

JULIEN, *se défendant.* — Même quand on aime... il est certain geste qu'on n'accepte pas de faire.

CLAIRE. — En quoi vous diminuerait-il ?

JULIEN, *un peu grave.* — Il est des habitudes qu'on ne renie pas.

CLAIRE, *très douce.* — Si elles sont du cœur, vous n'aurez pas à les renier.

JULIEN. — Oui, j'entends bien. Si j'avais vécu seul ici, je consentirais à laisser cette demeure, malgré tout ce à quoi je tiens. *(Lentement :)* Mais je ne suis pas seul.

CLAIRE. — Sans doute ! Mais qui vous dit que votre sœur n'acceptera pas de vous voir partir ?

JULIEN. — Elle le peut. Admettons ! Mais, moi... dois-je accepter cela ?

CLAIRE, *lentement.* — Et vous ne voulez pas vous éloigner d'elle.

JULIEN, *très ferme.* — Oui, cela est vrai. Je vous ai peu parlé d'Adélaïde. Je vous ai dit simplement notre mutuelle affection. Je veux vous préciser... que c'est elle qui m'a élevé... Sensiblement plus âgée que moi, elle a toujours été la sœur la plus bienveillante et la plus tendre. Par ailleurs elle s'est toujours entendue avec Angèle, et je ne doute pas qu'elle fasse de même avec vous. Pourquoi lui imposer ce départ ? *(Très en dedans :)* Je suis lié à elle par tant d'années simples et profondes.

CLAIRE, *se dominant.* — Je veux être aussi franche que vous, Julien. Quand vous m'avez proposé d'être votre femme vous m'avez indiqué les conditions de votre vie. Je les ai acceptées, persuadée alors que je pourrais m'y faire.

JULIEN. — C'est exact. Aussi...

CLAIRE. — Vous ne croyez pas que la vue d'un jardin, la contemplation de ces murs et le fait

d'avoir respiré l'atmosphère d'une vieille maison aient pu me faire douter, soudain, de ma résolution. Oui, cela n'aurait pas suffi.

JULIEN. — Évidemment !

CLAIRE, *lentement.* — J'ai vu votre sœur. *(Mouvement de Julien.)* Elle a été très correcte, même très affectueuse...

JULIEN, *vivement.* — Et si bien que vous lui avez demandé de l'embrasser.

CLAIRE. — Oui. *(Sans le regarder :)* C'était pour me forcer à rejeter je ne sais quel pressentiment qui me tenait.

JULIEN, *frappé.* — C'est extraordinaire ce que vous dites là !

CLAIRE. — J'ai voulu lutter contre des pensées déplaisantes. Enfin, là, seule... comme je le souhaitais... j'ai compris que je n'aurais jamais de sympathie pour votre sœur. Oh ! rien de précis contre elle ! Mais aussi, oui, rien de précis... pour elle.

JULIEN, *douloureux.* — Claire !

CLAIRE. — Voilà, un peu brusque, le fond de ma pensée. *(Sourd, décidé :)* Je ne veux pas vivre avec votre sœur.

Silence.

JULIEN, *avec une rage sourde.* — Que les femmes sont étranges !

CLAIRE, *dans un cri.* — Julien ! je vous aime !

JULIEN. — Ah ! Claire, que vous me faites souffrir !

CLAIRE, *sans voix.* — Julien, je vous aime !

JULIEN, *touché.* — Mais, ma chérie, raisonnez-vous ! Il ne s'agit que d'un caprice, d'une impression trop pénible pour vos nerfs... et qui ne peut durer ! Voyons, pourquoi ne voulez-vous pas que vive à côté de notre amour cette pauvre affection de ma sœur... cette affection si peu jalouse ! Pourquoi, dites, ne voulez-vous pas la respecter ?

CLAIRE. — Je la respecte, Julien.

JULIEN. — Non ! Pour vous elle ne compte pas.

CLAIRE. — Si ! Mais n'ai-je pas le droit de vous vouloir tout à moi ?

JULIEN. — Vous croyez que ma tendresse pour vous gagnera quand je vous aurai sacrifié le peu que je donne... et le beaucoup que je reçois ? Avez-vous songé à cela ?

CLAIRE. — Je ne peux en rien diminuer l'affection que vous avez pour votre sœur.

JULIEN. — Mais vous entendez que je renonce à ce que je lui dois !

CLAIRE. — Votre présence ?... C'est à moi, Julien, que vous la devez d'abord.

JULIEN. — Pourquoi chercher à diviser ?

CLAIRE. — Je ne cherche pas à diviser. Mais nous ne vivrons bien qu'à deux. Julien, aujourd'hui il faut que vous vous décidiez à le croire, et à le dire.

JULIEN. — Ah ! Claire, faut-il que je vous aime pour ne pas vous répondre tout de suite : non !

CLAIRE. — J'attends mieux.

JULIEN. — Je vais vous l'accorder.

CLAIRE, *ravie.* — Julien !

JULIEN. — Ne vous méprenez pas ! Je vais seulement, à ce sujet, m'entretenir avec Adélaïde.

CLAIRE, *méfiante.* — Lui en parler !

JULIEN. — Rassurez-vous ! Je lui exposerai simplement votre projet et je le défendrai pour vous.

CLAIRE. — Et si elle ne consent pas ?

JULIEN. — Je verrai ce que je dois faire. *(Ferme :)* Ne m'en demandez pas davantage pour l'instant.

CLAIRE, *lentement.* — Soit ! J'attendrai.

JULIEN. — Puissions-nous... tous ici... ne pas souffrir de votre brusque décision... tellement inattendue !

CLAIRE. — Ah ! si vous obtenez ce que je désire, Julien... *(câline, contre lui...)* je vous aimerai tant et si bien que vous serez le plus heureux des hommes.

JULIEN, *écoutant le pas proche d'Adélaïde et s'éloignant de Claire, un peu bas.* — La voilà.

ADÉLAÏDE, *entrant.* — Ah ! tout est prêt. Maintenant je suis à vous.

JULIEN, *un peu grave.* — Nous t'attendions.

ADÉLAÏDE. — Vous m'attendiez ? *(Riant :)* Vous étiez cependant bien contents d'être seuls... Enfin tant pis ! Je ne vous quitte plus.

JULIEN. — Mais sans doute, avant le déjeuner, Claire voudrait-elle faire un peu de toilette ?

ADÉLAÏDE, *vivement.* — Oh ! j'aurais dû vous l'offrir à votre arrivée. Venez avec moi au premier.

JULIEN. — Louise peut l'y accompagner. *(Bas à Adélaïde :)* J'ai quelques mots à te dire.

CLAIRE, *vivement.* — Ne vous dérangez pas pour moi !

ADÉLAÏDE. — Soit ! *(Soulevant le rideau de gauche :)* Louise ! Louise ! *(Louise paraît.)* Conduisez Mlle Claire dans la chambre bleue, celle qui est sur la rue.

CLAIRE, *à Adélaïde.* — Merci.

Claire monte l'escalier, suivie de Louise.

ADÉLAÏDE. — Que veux-tu me dire ?

JULIEN, *très doux.* — Assieds-toi.

ADÉLAÏDE, *s'asseyant.* — Il y a quelque chose de grave ?

JULIEN. — Assez...

ADÉLAÏDE. — Que se passe-t-il ?

JULIEN. — Claire vient de se découvrir à moi... comme je ne l'attendais pas.

ADÉLAÏDE. — Claire ? Mais à propos de quoi ?

JULIEN. — De la maison.

ADÉLAÏDE. — Elle ne lui plaît pas ?

JULIEN. — Non.

ADÉLAÏDE. — Elle ne l'a même pas visitée !

JULIEN. — Ce qu'elle en a vu lui suffit... paraît-il.

ADÉLAÏDE. — Et comme ça, brusquement ?

JULIEN. — Oui.

ADÉLAÏDE. — Bizarre !...

JULIEN. — Caprice de femme.

ADÉLAÏDE. — Et où voudrait-elle habiter ?

JULIEN. — Dans ma maison de l'avenue de Bordeaux.

ADÉLAÏDE, *lentement.* — Elle aime l'air.

JULIEN, *vivement.* — Voilà ! Tu l'as dit : elle aime l'air.

ADÉLAÏDE, *très douce.* — Ce n'est pas défendu.

JULIEN. — Oui, surtout pour quelqu'un qui arrive de la campagne. *(Brusque :)* Mais enfin, il n'y a pas assez d'air dans ce jardin ?

ADÉLAÏDE. — Moi, je m'en contente.

JULIEN. — Et moi de même. J'ai essayé de plaisanter cette impression subite qui la détache d'ici... avant que d'y avoir vécu.

ADÉLAÏDE. — Ça n'a pas réussi ?

JULIEN. — Non. Elle s'entête.

ADÉLAÏDE, *calme.* — Que lui as-tu répondu ?

JULIEN. — Que je n'acceptais pas d'envisager un autre logement que celui-ci.

ADÉLAÏDE. — Ainsi, vous en êtes là ?

JULIEN. — Oui. Je tiens pour la maison ; elle n'en veut à aucun prix.

ADÉLAÏDE, *lentement.* — En effet, la chose est grave.

JULIEN. — Il est des caprices de femme qu'il faut briser.

ADÉLAÏDE, *hochant la tête.* — Des caprices ?

JULIEN. — Je te l'ai dit. Je considère cette résistance comme un caprice. Elle est inexplicable, raisonnablement.

ADÉLAÏDE. — Tu crois ?

JULIEN. — J'en suis sûr.

ADÉLAÏDE. — Pas moi !

JULIEN. — Comment ! Tu l'approuves ?

ADÉLAÏDE. — Il ne s'agit pas de l'approuver ou de la blâmer. Il faut essayer de la comprendre.

JULIEN. — Qu'est-ce que tu en penses donc ?

ADÉLAÏDE. — Que la maison n'est qu'un prétexte.

JULIEN, *vivement.* — Je suis sûr que Claire a beaucoup de tendresse pour moi.

ADÉLAÏDE. — Je ne dis pas le contraire.

JULIEN. — Que veux-tu qu'elle cache, alors, sous ce prétexte ?

ADÉLAÏDE, *lentement.* — Elle ne veut pas habiter... avec moi.

JULIEN, *sans la regarder.* — Pas habiter avec toi !... Qu'est-ce que tu vas chercher ?

ADÉLAÏDE. — Ce que tu ne dis pas.

JULIEN. — Oh ! ça...

ADÉLAÏDE. — Ne proteste pas, je vois clair.

JULIEN. — Mais enfin, Adélaïde...

ADÉLAÏDE. — Mon pauvre Julien ! Tu ne veux pas me dire la vérité.

JULIEN, *douloureux, sans voix.* — Ah !

ADÉLAÏDE, *avec un sourire triste.* — Allons, décide-toi à l'aveu qui te coûte tant ! Elle veut vivre seule avec toi. C'est cela ?

JULIEN, *avec force.* — Mais moi, je ne veux pas !

ADÉLAÏDE, *très douce.* — Alors, qu'arrivera-t-il, si tu ne veux pas ?

JULIEN. — Cela m'importe peu !

ADÉLAÏDE. — Cela t'importe beaucoup. D'abord, parce que tu l'aimes.

JULIEN. — Je ne dis pas...

ADÉLAÏDE. — Et puis parce qu'elle t'aime aussi. Quoi ! c'est toi qui viens de me le rappeler !

JULIEN, *net, fermé.* — Je ne céderai pas : tout est là.

Silence.

ADÉLAÏDE. — Et pourquoi ne céderais-tu pas ?

JULIEN. — Parce que ma maison est ma maison, et que ce n'est pas à mon âge que je puis envisager de la quitter.

ADÉLAÏDE. — C'est une assez bonne raison.

JULIEN. — Elle est suffisante.

ADÉLAÏDE. — Elle pourrait l'être pour quelqu'un de casanier, d'entêté, de maniaque ; tu n'es rien de cela. Tu t'habitueras très bien à une autre maison.

JULIEN. — Je ne crois pas.

ADÉLAÏDE. — J'en suis persuadée. *(Lentement :)* Toi aussi, d'ailleurs.

JULIEN. — Dis que je mens !

ADÉLAÏDE. — Oui... tu mens... pour me dissimuler la vraie raison de ton refus. *(Très douce :)* Tu ne veux pas me laisser.

Silence.

JULIEN. — Et quand cela serait ?

ADÉLAÏDE. — C'est stupide !

JULIEN. — De vouloir rester ici ?

ADÉLAÏDE. — De te dresser contre Claire.

JULIEN. — Si elle n'est pas raisonnable !

ADÉLAÏDE. — Elle croit l'être. Elle défend son bonheur.

JULIEN, *haussant les épaules.* — Contre toi !

ADÉLAÏDE. — Tu sais, une amoureuse veut avoir sur son mari la haute main !

JULIEN. — Pour ce que tu peux la gêner !

ADÉLAÏDE. — Elle éloigne la famille.

JULIEN. — C'est ce que je n'admets pas.

ADÉLAÏDE. — Elle ne le fait pas par méchanceté, Julien.

JULIEN. — Tu vas la défendre ? C'est bien de toi !

ADÉLAÏDE. — Elle le fait parce qu'elle croit juste de le faire.

JULIEN, *levant les bras.* — Je voudrais qu'elle t'entendît !

ADÉLAÏDE, *en dedans.* — Ah ! le besoin d'être seule avec celui qu'on aime !... *(Sans voix :)* Comment me refuserais-je à l'admettre ? *(Nettement, soudain :)* C'est parce qu'elle t'aime qu'elle a raison.

JULIEN, *très profond.* — Adélaïde... tu es admirable !

ADÉLAÏDE, *haussant les épaules.* — Veux-tu bien te taire ! *(Assez lentement :)* Non, à vrai dire, l'attitude de Claire ne m'est pas antipathique.

JULIEN. — C'est bien pour me faire plaisir que tu me dis ça.

ADÉLAÏDE. — Ne t'y trompe pas ! Je suis même heureuse que tu aimes un être franc, ardent... peut-être un peu autoritaire...

JULIEN, *vivement.* — Et cela, rien ne le faisait prévoir...

ADÉLAÏDE. — ...mais un être qui fera ton bonheur, si tu lui cèdes sur ce point.

JULIEN. — Tu veux que je renonce... à nos rapports quotidiens ?

ADÉLAÏDE. — Nous pourrons nous voir tous les jours.

JULIEN. — Cela ne sera pas la même chose.

ADÉLAÏDE, *les yeux baissés.* — Si la paix de vos cœurs n'est qu'à ce prix !

JULIEN. — Et la tienne ?

ADÉLAÏDE, *fermée.* — Moi, je ne demande rien.

JULIEN. — Si ! Tu demandes sûrement que te soit épargnée cette séparation.

ADÉLAÏDE, *sourdement.* — Si tu dois en souffrir, non !

JULIEN. — Tu voudrais que j'accepte...

ADÉLAÏDE, *brève.* — Et qu'es-tu donc venu

chercher ? *(Plus lent, avec un sourire triste :)* N'est-ce pas l'autorisation de me laisser ?

JULIEN. — Tu oses me dire cela !

ADÉLAÏDE. — Si vous restez tous les deux sur vos positions, il faut bien que ce soit moi qui fasse pencher la balance. Car tu l'attends, ce geste qui te libérera.

JULIEN. — Tu es folle, Adélaïde !

ADÉLAÏDE. — Mais je le fais, ce geste, Julien ! Et sans amertume... parce que je veux que tu sois heureux. Sois franc : tu serais reparti déçu si...

JULIEN, *très ferme.* — Je ne veux pas que tu m'humilies ainsi. *(Un temps.)* Je ne suis venu chercher de toi qu'un conseil.

ADÉLAÏDE, *émue.* — C'est vrai, Julien.

JULIEN. — Ton sacrifice ? Je n'en veux pas.

ADÉLAÏDE, *sans voix.* — Mon petit !

JULIEN. — Non ! Je n'en veux pas ! Si je t'ai consultée, c'est parce que tu es mon aînée, et que je n'ai jamais rien fait sans toi. Ma position est inébranlable. Je te l'ai dit, je ne céderai pas. Mais dois-je nettement lui imposer ma façon de voir ou user de patience pour la convaincre ? Voilà où j'hésite.

ADÉLAÏDE. — Julien !

JULIEN. — Tu pleures ?

ADÉLAÏDE, *s'essuyant les yeux.* — Cela m'est doux que tu parles ainsi. Je t'aime tant !

JULIEN. — Je le sais, Adélaïde.

ADÉLAÏDE, *très en dedans, presque âpre.* — Non ! tu ne peux pas le savoir...

JULIEN. — Tu m'as tellement témoigné ton affection.

ADÉLAÏDE. — Ce que tu en connais, Julien *(sans voix :)* n'est presque rien à côté de tout ce que je te porte.

JULIEN, *souriant, grave.* — Et que tu ne peux employer pour mon bien. C'est cela ?

ADÉLAÏDE, *sourdement.* — Oui. *(Sans le regarder :)* Aussi, je veux aider de toutes mes forces cet amour que tu as pour Claire.

JULIEN. — Que me conseilles-tu ?

ADÉLAÏDE. — Rien. Comprends-moi...

JULIEN. — Attendre ?

ADÉLAÏDE. — Non. Je veux, moi-même, parler à Claire et obtenir son adhésion à notre vie.

JULIEN, *sans voix.* — Ah ! si tu faisais cela !...

ADÉLAÏDE. — J'avais d'abord pensé, oui... je te l'ai dit... que nous pourrions accéder à sa demande.

JULIEN. — N'en parlons plus !

ADÉLAÏDE. — Oui, n'en parlons plus ! Puisque tu m'as avoué, avec tant d'émoi, ce que je représentais encore pour toi.

JULIEN, *sourdement.* — Enfin !

ADÉLAÏDE. — Il faut que Claire m'accorde ce qu'elle t'a refusé.

JULIEN. — Adélaïde, je te laisse donc le soin de me défendre — de nous défendre. Tu le feras mieux que moi. *(S'approchant d'elle :)* Tu te rappelles, quand j'étais enfant, je mettais ma tête comme cela sur ton épaule. *(Il appuie sa tête sur l'épaule d'Adélaïde.)* Tu me disais : mon petit... Alors, je ne craignais plus rien. *(Très bas :)* Maintenant encore, je ne crains plus rien.

ADÉLAÏDE, *les yeux clos et sans voix.* — Julien, je sens contre mon épaule battre ton sang. Merci, mon petit, de ta confiance. Je plaiderai pour nous deux... puisque c'est toi qui veux que nous ne soyons jamais séparés.

JULIEN, *toujours dans la même position.* — Non, jamais !

ADÉLAÏDE, *immobile.* — Eh bien ! veux-tu relever ta tête ?

JULIEN. — Oui. *(Se redressant lentement :)* Elle te pèse... Excuse-moi.

ADÉLAÏDE. — Oh ! non... *(Sans voix :)* Elle ne me pesait pas ! Ce n'est pas cela... *(Brusque, s'arrachant à elle-même :)* Allons, va chercher Claire ! Elle doit nous attendre.

JULIEN. — J'y vais.

ADÉLAÏDE. — Dis-lui que je lui demande quelques instants d'entretien cet après-midi. Mais très cordialement. Ne l'effraie pas.

JULIEN. — Je pense bien !

ADÉLAÏDE. — Rassure-la, plutôt.

JULIEN. — C'est ce que je vais faire.

ADÉLAÏDE. — Et toi aussi, aie confiance !

JULIEN. — Oui, Adélaïde, grâce à toi !

ADÉLAÏDE. — Il ne faut pas que votre amour, qui a un si beau départ, en reste là. Je te promets que tu auras ta revanche. *(Et comme pour elle :)* Elle sera un peu la mienne.

JULIEN, *s'éloignant par l'escalier.* — Ah ! je suis sûr que tu la convaincras.

ADÉLAÏDE. — A la bonne heure ! *(Immobile, elle porte ses regards vers le jardin, puis dans la pièce, comme si elle suivait des allées et venues.)* Que s'est-il donc passé ?... cette brusque décision... *(Apercevant Claire, suivie de Julien :)* Ah ! Claire ! Excusez-nous.

CLAIRE. — Nullement !

ADÉLAÏDE. — Vous savez, entre frère et sœur, et dans une même maison, il y a toujours des détails à régler.

CLAIRE. — C'est tout naturel.

LOUISE, *entr'ouvrant les rideaux.* — Mademoiselle est servie.

ADÉLAÏDE. — Bien. *(A Claire et à Julien :)* Allons, les amoureux, passez devant !

JULIEN, *à Claire.* — Regardez, Claire !

CLAIRE, *regardant dans la salle à manger.* — Ma corbeille ! *(Heureuse :)* Oh ! Julien !...

ADÉLAÏDE, *à Claire.* — Avez-vous bon appétit ?

CLAIRE. — Je crois que le voyage m'a un peu fatiguée.

ADÉLAÏDE. — Vous devez avoir faim, et vous ne vous en doutez pas !

JULIEN. — C'est très possible.

CLAIRE. — Oui.

ADÉLAÏDE, *riant.* — Et puis, il faut faire honneur à mon déjeuner !

JULIEN, *même jeu, offrant son bras à Claire.* — Surtout à sa crème, Claire. C'est un secret !

ADÉLAÏDE, *la main à l'épaule de Claire, tandis qu'ils avancent vers la salle à manger.* — Rassurez-vous, ma petite Claire, je vous le dirai ! *(Tout à fait bonne fille :)* Un secret ?... Comme s'il pouvait y avoir un secret entre nous !

RIDEAU

ACTE II

La chambre d'Adélaïde. Une partie seule en est visible, limitée par l'angle de deux murs dont le sommet est presque au centre de la scène. Dans l'angle même, un lit de repos. Pas de porte visible ; on entre par la droite. Porte-fenêtre à gauche. Persiennes closes. Soleil. Ensemble très intime et un peu précieux. On y devine les longues stations solitaires d'Adélaïde.

Au lever du rideau la scène est vide. On entend des bruits de voix. Adélaïde et Claire pénètrent dans la chambre en causant.

ADÉLAÏDE. — Voici ma chambre.

CLAIRE. — Elle est fort bien. Elle donne sur la rue ?

ADÉLAÏDE. — Oui. Oh ! la vue est plutôt limitée.

CLAIRE. — Celle de Julien donne... je crois ?...

ADÉLAÏDE. — Oui. Celle de Julien donne sur le jardin. L'horizon est plus agréable, j'en conviens. Mais quand je suis dedans je ne regarde guère au dehors. D'ailleurs, je m'occupe ou je sors. *(Sourire ironique.)* Je n'ai pas un œur de derrière les vitres.

CLAIRE, *riant.* — Je vois que nous sommes faites pour nous entendre.

ADÉLAÏDE. — Vous en doutiez ?

CLAIRE. — Nullement !

ADÉLAÏDE. — C'est bien ce que je pensais.

CLAIRE. — Mais votre esprit si libre me confirme que je puis avoir en vous une alliée — et qui me comprendra.

ADÉLAÏDE. — Je suis tout à fait ravie, Claire, de ces premiers contacts. *(D'un geste :)* Nous nous asseyons quelques minutes ?

CLAIRE, *remontant vers la gauche.* — Vous permettez que je jette un coup d'œil ?

ADÉLAÏDE. — Sans doute !

CLAIRE. — Parlez-moi de ces photographies. Je vois que vous n'en manquez pas. *(Désignant un cadre :)* Ce sont vos parents ?

ADÉLAÏDE. — Oui.

CLAIRE. — Là ?

ADÉLAÏDE. — Julien à dix ans, à la mort de maman.

CLAIRE. — Ah ! *(Montrant une autre photographie :)* Et là ?

ADÉLAÏDE. — C'est à Ronce-les-Bains. Julien à seize ans. *(Les yeux clos :)* Nos vacances...

CLAIRE, *tout en regardant d'autres photographies.* — Vous en avez encore beaucoup d'autres... Mais je ne vois pas de photographie de Julien et d'Angèle ?

ADÉLAÏDE. — Julien ne m'aurait pas permis d'en garder une seule !

CLAIRE. — C'est juste ! *(Riant :)* Mais j'espère que vous mettrez la nôtre en bonne place !

ADÉLAÏDE, *avec un sourire.* — Vous pouvez y compter.

CLAIRE, *se retournant.* — Oh ! j'aime votre lit. Il est ancien ?

ADÉLAÏDE. — Oui. C'était le lit de Julien quand il était jeune homme.

CLAIRE, *désignant un portrait qui est au-dessus du lit.* — Mais, c'est encore Julien ?

ADÉLAÏDE. — Oui. Pendant la guerre. *(Très en dedans :)* J'ai tellement craint pour lui ! J'ai gardé dans ce sous-verre quelques fleurs de tranchées. C'est bête... *(se mordant les lèvres :)* mais enfin... c'est comme cela.

CLAIRE, *fermée.* — C'est très bien, au contraire, mademoiselle ! *(Lentement :)* Je vois que vous avez un véritable musée familial.

ADÉLAÏDE, *sans voix soudain.* — Il n'est que pour moi.

CLAIRE. — Il m'a beaucoup intéressée.

ADÉLAÏDE. — Vous êtes indulgente.

CLAIRE. — Mais non, je dis vrai. *(Lentement :)* On voit les vies parallèles que vous avez menées, tous les deux. On les suit en détail. Oh ! je savais déjà tout ce que vous étiez pour votre frère...

ADÉLAÏDE. — Il a dû exagérer. Sa vie, quoi qu'il ait pu dire, est ailleurs.

CLAIRE. — Mais ce que j'ignorais, précisément, c'est ce que votre frère était pour vous. Maintenant, je le sais. Je m'en doutais un peu...

ADÉLAÏDE, *fermée.* — Oui.

CLAIRE. — Mais vous avez, si je puis dire... illustré mon pressentiment.

ADÉLAÏDE, *évitant de répondre, et d'un geste.* — Claire, je vous tiens encore debout.

CLAIRE, *souriant.* — Oui, nous serions aussi bien assises... puisque la visite est terminée.

ADÉLAÏDE, *tandis qu'elles s'asseyent.* — Et maintenant... voulez-vous que nous parlions un peu sérieusement ?

CLAIRE. — Sérieusement ? *(Souriant :)* Est-ce que nous nous amusions ?

ADÉLAÏDE. — Peut-être... *(Douce, mais nette :)* Pas moi, mais vous, oui.

CLAIRE. — En quoi ? Vous me surprenez !

ADÉLAÏDE, *avec un regard aux photographies.* — Mettons que les souvenirs des autres font toujours un peu sourire.

CLAIRE. — Vous vous trompez. *(Lentement :)* Je les ai considérés gravement... Oui, très gravement.

ADÉLAÏDE, *lentement.* — Eh bien ! mettons que parler sérieusement... veuille dire... *(nette :)* parler pour atteindre un résultat. Nous le cherchons toutes les deux... n'est-ce pas ? Ne perdons pas notre temps.

CLAIRE. — Très volontiers.

ADÉLAÏDE. — Julien a dû vous dire que je voulais vous entretenir d'un différend qui s'est levé soudain entre vous et lui.

CLAIRE. — Un différend ? Non !

ADÉLAÏDE. — Peut-être ne l'avez-vous pas vu ainsi. Je vous le nomme, précisément : c'est un différend. Vous avez effrayé Julien, savez-vous ?

CLAIRE. — Mettons : surpris.

ADÉLAÏDE. — Davantage ! Il était tout ému quand il m'a raconté vos projets.

CLAIRE. — Je lui ai parlé nettement. Ai-je eu tort ?

ADÉLAÏDE. — Certes, non !

CLAIRE. — Il s'est plaint à vous ?

ADÉLAÏDE. — Oui... même beaucoup. Mais je l'ai calmé. Il a compris. *(Presque en confidence :)* Il ne vous importunera plus. Il m'a chargée de la défense de son point de vue. *(Riant :)* Avouez que vous n'êtes pas fâchée de n'avoir plus à en discuter avec lui !

CLAIRE. — Oui. J'éviterai ainsi de le blesser sans le vouloir.

ADÉLAÏDE. — C'est tout à fait mon avis ; entre nous, cela sera le calme, l'échange des idées, sans lutte d'amour-propre enfin le terrain idéal pour réfléchir *(lentement :)* et se faire une raison. *(Directe :)* Vous ne voulez pas habiter ici ?

CLAIRE, *un peu surprise.* — C'est... cela même.

ADÉLAÏDE. — A vos dernières entrevues vous n'aviez pas déjà manifesté à Julien la crainte d'habiter dans cette rue que vous connaissiez ?

CLAIRE, *fermée.* — Non. Vous savez... de loin...

ADÉLAÏDE. — Je comprends ! C'est une impression soudaine qui vous a désagréablement surprise !

CLAIRE. — Oui. Une impression. On ne peut pas en discuter.

ADÉLAÏDE. — Pourquoi ? Vous tenez certainement à faire plaisir à Julien.

CLAIRE. — Je cherche son bonheur, croyez-le ! Mais son bonheur sera d'avoir une femme gaie, sans arrière-pensée, tout heureuse d'être à lui. Ici je ne serais pas cette femme.

ADÉLAÏDE. — Vous l'imaginez.

CLAIRE, *souriant.* — Non.

ADÉLAÏDE. — Remarquez que je pourrais insister sur les avantages de cet immeuble, sa situation privilégiée, avec son jardin, au cœur de la ville.

CLAIRE, *lentement.* — Je vous sais gré de ne pas insister.

ADÉLAÏDE. — Et savez-vous pourquoi ?

CLAIRE. — Vous n'insistez pas ? *(Vivement :)* Mais parce que vous avez deviné que je ne céderais pas. Entre femmes on a vite fait de voir à qui on a affaire.

ADÉLAÏDE, *riant.* — Voilà le mot ! On se devine mieux. La maison, vous vous en moquez. *(D'un trait :)* Ce que vous ne voulez pas, c'est moi !

CLAIRE, *interdite.* — Vous ?... Enfin...

ADÉLAÏDE, *bonne fille.* — Ne l'avouez pas ! Je ne vous demande rien... et je n'ai pas besoin de votre approbation. Oui, c'est moi qui vous gêne.

CLAIRE. — Vous ne me gênez pas.

ADÉLAÏDE. — Vous avez raison. Il y a mieux : vous me considérez comme une ennemie.

CLAIRE. — Quelle idée ! Je ne crois nullement que vous nourrissiez contre moi des reproches particuliers.

ADÉLAÏDE. — Peut-être pas. Mais je suis là !

CLAIRE, *avec un sourire.* — Évidemment !

ADÉLAÏDE, *ouverte.* — Vous voyez que je vous comprends.

CLAIRE. — Certes !

ADÉLAÏDE. — En bref, vous entendez mener votre ménage à votre guise !

CLAIRE, *réservée.* — Cela serait, en effet, assez juste.

ADÉLAÏDE. — Au temps d'Angèle il est vrai que j'ai toujours mené le train ici. Mais enfin... nous n'y sommes plus.

CLAIRE. — Voilà !

ADÉLAÏDE. — Et puis Angèle était d'un naturel dolent.

CLAIRE, *nette.* — Elle avait peu de réflexes.

ADÉLAÏDE, *riant.* — C'est vrai ! Vous, ce n'est pas la même chose. Oui ! oui ! Je suis fixée. Eh bien ! quoi ? Vous êtes vive ! — autre chose ?... soit !... *(Lentement :)* C'est à voir... je ne suis pas irréductible. *(Brusque :)* Voulez-vous la direction complète du ménage ?

Court silence.

CLAIRE, *lentement.* — Je reconnais vos efforts.

ADÉLAÏDE. — Oh ! ils ne me coûteraient pas si j'étais sûre de retenir votre confiance.

CLAIRE. — Je ne puis pas, je le reconnais, vous demander davantage.

ADÉLAÏDE, *se rapprochant soudain de Claire et lui tapotant affectueusement la main.* — Alors, est-ce que cela peut suffire pour ramener une tête un peu partie ?...

CLAIRE, *lentement.* — Je ne crois pas.

ADÉLAÏDE, *toujours calme.* — Bon, voyons autre chose... Vous redoutez que je ne tienne pas ma parole ?

CLAIRE. — Pourquoi ? *(Un peu faible :)* Non... non.

ADÉLAÏDE. — Peuh ! Les promesses, c'est très beau ! Et vous vous dites : une fois mariée...

CLAIRE. — Avouez... que sans vous soupçonner le moins du monde de mauvaise foi... je puis craindre...

ADÉLAÏDE. — Mais oui, mais oui. C'est bien ce que je dis. *(Très affectueuse :)* Voulez-vous que je prenne cet engagement devant Julien ?

CLAIRE, *réfléchissant.* — Devant Julien ?...

ADÉLAÏDE. — Ah ! vous voilà tranquille !

CLAIRE, *faiblement.* — Oui...

ADÉLAÏDE, *soudain nette.* — Voyons, Claire, il s'agirait d'être raisonnable.

CLAIRE, *surprise du ton.* — Je ne vous comprends pas.

ADÉLAÏDE. — C'est très simple. Vous vous abandonnez à des pensées qui vous gâtent l'avenir. Mais elles ne peuvent rien changer à ce dilemme : ou vous épousez Julien, et vous restez ici — ou vous ne l'épousez pas.

CLAIRE, *nette.* — Ou je l'épouse — et nous allons dans une autre maison.

ADÉLAÏDE, *lentement.* — Non ! Mon frère m'a déclaré ce matin qu'il ne saurait envisager de me laisser. *(Vivement :)* Voilà le fait où je ne suis pour rien. Il vous l'affirmera.

CLAIRE, *réservée et attentive.* — Il ne m'a point parlé de la même façon. Il hésite. Voilà plus sûrement le fait.

ADÉLAÏDE, *très ferme et calme.* — Non ! Sa décision est irrévocable. Ne vous y trompez pas.

CLAIRE. — Qui vous dit qu'il ne se reprendra pas ?

ADÉLAÏDE. — Je ne puis douter maintenant que je sais la part de bonheur que notre vie en commun lui apporte — et qu'il m'a révélée avec tant

d'émotion. *(Très affectueuse soudain :)* C'est pourquoi, Claire, je vous invite à faire un retour un peu sévère sur vous-même... A consentir de discuter avec moi la façon la meilleure d'associer sa vie... la vôtre... et si vous croyez que j'y aie quelque droit, la mienne.

CLAIRE, *lentement et avec fermeté.* — Mademoiselle... d'aucune façon... même si vous disiez vrai et que Julien ait pris cette décision qui m'est contraire... d'aucune façon, je vous le répète, je ne vivrai ici.

ADÉLAÏDE, *la regardant longuement, puis se levant soudain.* — Alors, faut-il que je pense que ma vue... seule... a suffi pour que je vous dégoûte ?

CLAIRE, *surprise.* — Oh !

ADÉLAÏDE. — Car véritablement c'est à cause de ma personne que vous reculez d'ici !

CLAIRE. — Nullement !

ADÉLAÏDE, *avec rage.* — Pourtant ! Je me bats depuis un moment pour vous arracher la vérité ! Si vous ne craignez plus mon autorité, je vous en fais l'abandon... est-ce ma personne même à quoi vous en avez ? Pensiez-vous trouver quelque dévote desséchée... Ou fûtes-vous surprise de rencontrer une femme, tout simplement ?

CLAIRE. — Mais non ! Laissez votre physique... et acceptez... mes considérations.

ADÉLAÏDE. — Que vous avez eues là... pendant notre absence...

CLAIRE, *sans la regarder.* — Que je porte en moi depuis longtemps. *(Nette :)* Acceptez-les sans en chercher les raisons.

ADÉLAÏDE. — Comment ?

CLAIRE. — J'ai bien dit ce que je voulais dire. Il ne vous reste plus qu'à faire auprès de Julien tout le nécessaire... pour qu'il accepte.

ADÉLAÏDE. — Quel est ce ton ?

CLAIRE, *se levant, dans un sourire.* — Le ton d'une future belle-sœur qui veut rester en excellentes relations avec vous. *(Plus lente et un peu grave :)* Vous aurez tout à gagner à l'entendre... à demi-mot.

ADÉLAÏDE, *après un temps.* — Je crois que vous faites erreur. *(Petit rire.)* Ce sont peut-être des cinquièmes ou des quarts, tout au plus... pas des demi-mots. *(Lentement :)* Je vous aurais déjà comprise !

CLAIRE, *sans la regarder.* — J'en sais plus long que vous ne croyez. Vous auriez tort de sourire au peu que je vous en dis.

ADÉLAÏDE, *avec un sourire ironique qui dissimule une angoisse.* — C'est presque une protection que vous m'octroyez... Je rêve ! *(Se dominant tout à fait, elle s'approche de Claire et, bien en face :)* On dit que les murs ont des oreilles. Ceux-ci ont-ils aussi, par extravagance, des voix ? Nous vous avons laissée seule avec eux, quelques instants. Vous auraient-ils parlé ?

CLAIRE, *avec un sourire.* — La maison n'est pas hantée...

ADÉLAÏDE. — Vous croyez ?...

CLAIRE. — Je l'imagine. Vous devez savoir mieux que moi...

ADÉLAÏDE, *nette.* — Qui la hante ?

CLAIRE, *faiblement.* — Oui.

ADÉLAÏDE. — Je le sais aussi bien que vous... pas mieux !

CLAIRE. — Que supposez-vous, vraiment ?

ADÉLAÏDE. — Vous avez dû recevoir quelques conseils insidieux auxquels vous vous êtes abaissée.

CLAIRE, *se dominant.* — Qu'allez-vous chercher ?

ADÉLAÏDE, *directe.* — Ce qu'on vous a dit.

CLAIRE, *plus à l'aise et souriante.* — Je ne puis vous laisser égarer dans je ne sais quelle invention. Je préfère vous mettre au fait. C'est plus simple. *(S'asseyant :)* Mes informations ? Vous auriez dû y penser dès le début. Ne suis-je pas l'amie d'Angèle ? Voyons ! je ne vous l'apprends pas !

ADÉLAÏDE. — Non.

CLAIRE. — J'ai su par elle tout ce qui se passait ici.

ADÉLAÏDE. — Je ne vois pas ce qu'elle a pu vous raconter de terrible ?

CLAIRE. — Non. Rien de terrible.

ADÉLAÏDE. — Vous voyez !

CLAIRE. — Mais autre chose... d'insupportable.

Court silence.

ADÉLAÏDE. — Là je ne vois pas... En tout cas Angèle l'a fort bien supporté.

CLAIRE. — Elle était timide, presque craintive.

ADÉLAÏDE. — Enfin c'était donc inavouable ?

CLAIRE. — Peut-être. *(Un temps.)* Inavouable à Julien, sûrement. *(Long silence.)* Vous ne répondez plus, vous voilà raisonnable. Voyez ! Je vous attends...

ADÉLAÏDE, *ramassée.* — Oui. Rassurez-vous. Vous ne perdez rien pour attendre. *(Lentement :)* J'ai compris.

CLAIRE, *un peu tremblante, malgré elle, et mal assurée.* — Bravo !

ADÉLAÏDE, *très calme.* — Maintenant, je cherche l'attitude que je dois avoir envers vous !

CLAIRE. — C'est une excellente idée.

ADÉLAÏDE, *s'asseyant, très à l'aise.* — J'en vois au moins trois.

CLAIRE. — Vous aurez le choix.

ADÉLAÏDE, *très calme.* — La première, ma petite Claire, serait de vous gifler.

CLAIRE, *se dominant.* — Vraiment !

ADÉLAÏDE. — Je dis gifler, en sous-entendant que ma main pourrait glisser à votre gorge. Dans ce cas la gifle serait accompagnée d'un petit couplet dans ce genre : « Vous êtes une ignoble fille et si je ne me retenais pas... » Vous voyez la suite...

CLAIRE, *se dominant.* — Difficilement ! Votre première solution me paraît peu probable.

ADÉLAÏDE. — Oui ? Eh bien !... à moi aussi !

CLAIRE. — J'en suis ravie.

ADÉLAÏDE. — En effet si nous devons continuer à vivre ensemble cette cérémonie d'entrée en famille me semblerait déplacée.

CLAIRE. — Plutôt !

ADÉLAÏDE. — Passons à la seconde ! Je me précipite chez Julien... je lui raconte votre petite histoire... et, bien que fort galant, je craindrais pour vous qu'il ne vous menât, un peu brusquement, à la porte.

CLAIRE. — Cela ne vous déplairait pas ?

ADÉLAÏDE. — Non, pas outre mesure bien entendu, mais...

CLAIRE. — Il y a un mais ?

ADÉLAÏDE. — Oui. Je ne voudrais pas effleurer Julien d'un soupçon.

CLAIRE. — Il en reste toujours quelque chose ?

ADÉLAÏDE, *lentement.* — Vous l'avez, ma chère Claire, horriblement dit ! *(Nette :)* Donc, pas de cette solution.

CLAIRE. — Il ne vous reste plus que la troisième.

ADÉLAÏDE. — Je crois que, tout bien pesé, elle va mieux me convenir.

CLAIRE. — J'en suis curieuse.

ADÉLAÏDE. — Elle va peut-être vous effrayer. J'aime mieux vous le dire tout de suite.

CLAIRE. — En tout cas, pas plus que la première !

ADÉLAÏDE. — Qui sait ? Vous aimeriez mieux, si vous la connaissiez, que je m'abstienne.

CLAIRE, *un peu angoissée.* — Enfin... finissons-en !

ADÉLAÏDE. — Ne vous impatientez pas ! *(Lentement :)* Moi, je savoure cette minute unique que vous me procurez.

CLAIRE, *toujours assise, mais en recul.* — Eh bien ! quoi ?

ADÉLAÏDE, *s'approchant d'elle.* — Ne vous reculez pas ! Je ne suis pas folle. *(Le visage enchanté :)* Je suis heureuse ! Vous me permettez de m'alléger enfin de ce secret qui m'étouffe ! Car vous entendez, Claire... *(s'asseyant tout près d'elle, ravie)...* je l'avoue.

CLAIRE, *se dominant.* — Mademoiselle !

ADÉLAÏDE, *cinglante.* — Vous pensiez que j'allais seulement protester et me taire. J'avais compris. Il ne me restait qu'à me soumettre. Non ! Ne croyez pas vous en tirer à si bon compte. Vous avez voulu savoir. Vous serez édifiée. *(La prenant au bras :)* Oui ! J'aime Julien. Et ma joie est double de pouvoir le dire à un être que je sens d'autant plus vivant qu'il est occupé des mêmes pensées.

CLAIRE, *se dégageant.* — Ah ! laissez cela !

ADÉLAÏDE, *debout.* — Eh ! croyez-vous que je ne la déteste pas, cette passion... que je ne l'ai pas combattue ?

CLAIRE, *rapide.* — Mais... votre religion ?

ADÉLAÏDE. — Je m'en suis servie comme d'un fouet !... Car, hélas ! je ne suis chrétienne que pour me punir ! Mais rien n'est tombé de mon amour.

CLAIRE, *presque apeurée.* — Quelle vie !

ADÉLAÏDE, *âpre.* — Ah ! depuis la fuite d'Angèle, je respirais ! Mais vous voilà ! Le couple va se reformer. Après Julien-Angèle, voici Julien-Claire, ce couple qui me désole.

CLAIRE, *malgré elle effrayée pour Julien.* — Ah ! si Julien savait...

ADÉLAÏDE. — Mais il ne sait rien, Claire, retenez bien cela ! Et c'est parce qu'il ne sait rien que nul ne peut m'empêcher de souffrir de lui, comme il me plaît d'en souffrir. *(Soudain très bas, humble :)* Ma vie est là, près de lui, en silence.

CLAIRE. — Allez-vous donc rester ainsi ?...

ADÉLAÏDE, *farouche.* — Jusqu'à la fin ? Si ! Oh ! la belle existence, allez-vous me dire. Oui ! Je la regarde parfois avec angoisse ! Je songe alors que j'ai refusé toutes les offres les plus précises. Et qu'à cause de lui... je n'ai pas voulu vivre ma vie de femme. Ah ! quand ces pensées m'obsèdent *(sans voix)* certaines nuits.

CLAIRE, *brusque.* — Oh ! je vous en prie !

ADÉLAÏDE, *sans l'écouter.* — ... la révolte de tous mes membres me fait sauter du lit.

CLAIRE, *sourdement et se détournant.* —Vous êtes ignoble !

ADÉLAÏDE, *avec un rire qui la déchire.* — Mais rassurez-vous, Claire ! Il n'arrive rien ! Jamais rien ! Est-ce que toutes ces photographies familiales ne montent pas la garde autour de moi ? Est-ce que tout ici ne chante pas l'ordre méticuleux et les hautes vertus d'une fille seule ? Toujours mes emportements finissent par s'exténuer, et je reprends ma place, bien sagement, toute repliée sur ma plaie... *(et dans un cri)* ... cette plaie que la mort seule peut sécher !

CLAIRE, *malgré elle et s'approchant.* — Ah ! taisez-vous, taisez-vous !

ADÉLAÏDE, *comme revenant à elle et lentement.* — Me taire ? Qu'est-ce que vous dites ? Ah ! oui, vous n'en voulez plus de ce pays secret où je viens de vous entraîner de force. *(Avec un sourire méprisant :)* Et puis vous devez vous dire : « En voilà assez ! N'est-elle pas folle de me livrer cela ? » Vous avez presque honte de la trop belle certitude que je vous donne et dont à loisir vous allez pouvoir convaincre Julien. *(Nette :)* Car c'est de cela que vous m'avez menacée. Et revenue de votre effroi vous n'allez pas manquer de vous précipiter ?

CLAIRE, *presque tremblante.* — J'en suis encore à ce que vous m'avez dit...

ADÉLAÏDE, *durement.* — Ah ! ne tournez pas autour. Répondez-moi. C'est bien cela votre intention ?

CLAIRE, *bas.* — Vous m'avez touchée, malgré moi.

ADÉLAÏDE, *avec un rire sec.* — Votre pitié ? Oh ! non ! Pas de cela !

CLAIRE, *redressée.* — Ah ! si vous me forcez à m'éloigner de vous à l'instant que je me sens le plus près...

ADÉLAÏDE. — Eh bien ! je vous aime mieux ainsi ! Allez donc rejoindre Julien ! Quoi ? Vous n'avez pas à hésiter ! Ce ne sont plus maintenant des soupçons que vous aurez à lui rapporter... mais des précisions suffisantes pour me confondre ! Allons ! qu'attendez-vous ? *(Brusquement :)* Mais, qu'attendez-vous ?

CLAIRE, *après un temps, s'asseyant, et assez lentement.* — Je ferai ce qu'il me plaira de faire.

Court silence.

ADÉLAÏDE. — Ah ! vous reculez déjà ! Vous réfléchissez sans doute à ce geste dont vous comptiez m'accabler ! *(Avec un sourire :)* Il n'est peut-être pas de tout repos !

CLAIRE, *très simple.* — Je ne suis pas si sotte pour frapper Julien d'un tel coup — et qu'il ne me pardonnerait pas de lui avoir porté !

ADÉLAÏDE, *avec un petit rire.* — Vraiment ! cela vous semble à ce point évident ? Vous devez regretter la menace suspendue sur ma tête. Elle vous semblait d'un effet sûr et sans danger pour vous. Malheureusement vous ne pouvez plus la

brandir comme un foudre. Votre jeu est éventé. Vous êtes au pied du mur et vous n'osez plus !

CLAIRE, *tout à fait de sang-froid.* — Pour l'instant je me réserve.

ADÉLAÏDE, *assez lentement.* — Et puis, vous en savez trop maintenant pour qu'on vous croie. Mais qui sait ? peut-être suffisamment, chère mademoiselle, pour quitter la place.

CLAIRE, *dans un sursaut.* — Quitter la place !

ADÉLAÏDE, *ironique.* — Voyons ! reconnaissez que vous ne pouvez pas être des nôtres. Même si vous alliez habiter seule avec Julien vous n'en vivriez pas moins entre nous deux. Et vous ne pouvez pas accepter cela, maintenant que vous êtes si bien informée ! *(Soudain s'asseyant près d'elle, affectueuse :)* Oui, croyez-moi, votre bonheur n'est pas ici. Cherchez-le ailleurs. Nulle plus que moi ne vous le souhaite. Pourquoi ne le trouveriez-vous pas ? Vous êtes jeune, jolie. Vous ne manquez pas de caractère — ça non ! Enfin, vous avez tout pour faire la joie d'un ménage — que personne, celui-là, ne vous contesterait.

CLAIRE, *après un temps.* — Je vois avec plaisir que votre grand désespoir de l'instant ne vous a pas fait perdre votre sang-froid.

ADÉLAÏDE, *sourdement.* — Mon désespoir !... S'il m'a soulagée quelques minutes, à la façon d'une bête en cage qui pour la première fois s'étire entre ses barreaux — et vous ne pouvez imaginer ce que ce fut pour moi ! — *(brusquement, tournée vers Claire :)* pourquoi voulez-vous que je néglige la terreur — et la juste terreur — que j'ai pu vous inspirer ?

CLAIRE. — Rien n'échappe à votre profit, même votre sincérité.

ADÉLAÏDE. — Si cela vous indigne à ce point, vous avez une raison de plus de vous éloigner définitivement. Méprisez-moi tout votre saoul, et fuyez-nous !

CLAIRE, *à l'aise.* — Je regrette, mademoiselle, mais je ne puis me résoudre à vous confondre avec Julien. Fort heureusement vous restez à mes yeux bien détachée de lui. Et puis, très franchement, m'ayant interdit toute pitié à votre égard, vous m'avez déjà sensiblement éloignée de vous.

ADÉLAÏDE. — A ce point ! Vous croyez ?

CLAIRE. — Oui. C'est peut-être suffisant. Il reste de tout cela que je sais à qui j'ai affaire. C'est l'essentiel. A vrai dire je serais heureuse que vous ne vous inquiétiez plus de la façon dont nous vivrons, Julien et moi. Ainsi toute discussion entre nous deviendrait inutile.

ADÉLAÏDE, *immobile, fermée.* — Oui, oui...

CLAIRE, *se levant.* — Je regrette même de vous avoir retenue cet après-midi. S'il n'est pas trop tard, je vous libère. Allez aux vêpres, mademoiselle.

ADÉLAÏDE, *immobile et sans regarder Claire qui est passée au fond.* — Vous m'invitez, si je ne m'abuse, à regagner ma place. Ferais-je déjà partie de votre personnel ? La servante à la cuisine. Moi à l'église — priant pour votre ménage. *(Se levant soudain et lui faisant face :)* M'accordez-vous aussi votre bénédiction ?

CLAIRE. — Oh ! mademoiselle, même en y joignant celle de votre confesseur, suffirait-elle à vous pacifier ? Je crains qu'il ne vous faille celle de Dieu lui-même.

ADÉLAÏDE. — On ne saurait mieux dire que vous me jugez perdue.

CLAIRE. — J'aurais aimé faire quelque chose pour vous. Hélas ! mademoiselle, je ne puis rien.

ADÉLAÏDE, *et comme Claire, décidée, se retire vers la droite.* — Une âme perdue peut être dangereuse. *(Claire s'arrête.)* Voulez-vous y réfléchir avant de rompre ?

CLAIRE, *se retournant, dans un sourire.* — N'ayant pu m'inspirer une horreur suffisante pour que je fuie, vous essayez de me faire peur.

ADÉLAÏDE. — Pas du tout ! Mais vous en savez tellement sur mon compte ! Cela ne peut-il suffire pour que vous soyez seulement... raisonnable ?

CLAIRE, *feignant de ne pas comprendre.* — Que voulez-vous dire ?

ADÉLAÏDE. — Vous m'avez déclaré que vous en saviez beaucoup plus long. *(Brève :)* Donc, vous savez tout ?

CLAIRE. — Tout ? C'est vague !

ADÉLAÏDE. — Pas pour nous deux.

CLAIRE. — Angèle ne m'a pas dit autre chose.

ADÉLAÏDE, *sèchement.* — Eh ! laissez donc Angèle de côté, ma petite Claire ! Votre finesse est par trop lourde. Ce n'est pas elle qui vous a jamais rien appris... mais bien une certaine bouche puante.

CLAIRE. — Oh !

ADÉLAÏDE. — Je vous plains de l'avoir subie. Mais dispensez-vous de mentir plus longtemps.

Court silence.

CLAIRE, *haussant les épaules.* — Après tout, c'est par égard pour vous que je ne voulais pas ajouter à votre honte. Mais je vois que vous tenez absolument à attirer mon attention sur votre passé. Vous le jugez sans doute plein de promesses. Je reconnais volontiers que ce que vous avez fait n'est déjà pas mal. On peut faire mieux ? C'est possible.

ADÉLAÏDE. — J'aime le petit ton calme que vous employez...

CLAIRE, *lui coupant la parole.* — Pour parler d'un risque ?

ADÉLAÏDE. — Oui.

CLAIRE. — Je le reconnais. Il existe. Mais c'est au risque que l'on court... qu'il est possible de mesurer la force de l'amour qui vous tient.

ADÉLAÏDE. — Et il vous tient bien ?

CLAIRE, *avec un sourire.* — Vous êtes encore à en douter ?

ADÉLAÏDE, *s'approchant, et un peu bas.* — Je n'ajouterai plus que deux mots, Claire : prenez garde !

CLAIRE. — Oh ! rassurez-vous, mademoiselle ! Sur mes gardes, j'y suis. Je vous parais frêle. Mais j'ai bec et ongles. Et puis, voyez, votre attitude n'est pas sans me plaire. *(Redressée :)* Je suis jeune. Mon sang est frais. J'aime les batailles.

ADÉLAÏDE, *après un temps, soudain les mains au visage, allant et venant, agitée, dans la pièce.* — Ah ! les batailles, les batailles ! Toutes les femmes les aiment ! Nous sommes stupides de nous dresser l'une contre l'autre ! Et pourquoi ? Je vous le demande ! Vous êtes arrivée ce matin avec la ferme

résolution de vous entendre avec moi. *(Mouvement de Claire.)* Assez de sornettes ! Vous étiez on ne peut mieux disposée. Vous m'avez embrassée naïvement, comme une gosse. Eh bien ! de mon côté, j'étais prête — et je vous l'ai prouvé — à toutes les concessions pour ne point troubler notre vie commune. *(Lentement :)* Et pour quelles raisons ?...

CLAIRE. — Avec vous il est toujours possible de s'attendre à quelque surprise.

ADÉLAÏDE, *ironique pour elle.* — Même à de bons sentiments.

CLAIRE, *entraînée.* — Il faut vous rendre justice. Vous avez une façon de vous parer très savante. Qu'est-ce qui ne vous irait pas ?

ADÉLAÏDE, *brusque.* — Assez sur ce ton, Claire ! Je suffis à me déchirer. Donc, pas de ce jeu. *(Après un temps où Claire marque un certain recul, et un peu sourdement :)* On vous a parlé de mon crime, non de mes remords. Seule, je les connais. *(Appuyant sur le bras de Claire et la forçant à s'asseoir :)* Écoutez-moi ! Oui, j'ai souffert d'avoir brisé le bonheur de Julien. Et c'est pourquoi j'ai admis, sincèrement, qu'il refasse sa vie. Je n'ai fait aucune opposition à votre venue ici. Si j'avais voulu me débarrasser de vous je n'aurais pas laissé Julien vous introduire. Ce matin même, enfin, je lui ai promis qu'il aurait sa revanche... *(plus bas)* qu'elle serait un peu la mienne. *(Un temps, puis, appuyée au siège de Claire et presque douloureuse, se penchant :)* Me croyez-vous ?

CLAIRE. — Vous ne manquez peut-être pas encore de sincérité. Mais permettez-moi d'attendre, mademoiselle, pour savoir ce que vous allez en faire. *(Adélaïde s'éloigne un peu.)* Excusez-moi d'être aussi curieuse de votre intelligence.

ADÉLAÏDE, *se dominant, dans un sourire presque douloureux.* — Je crains de vous décevoir, Claire. *(S'asseyant lentement :)* Moi-même, quand je parle droit il me semble que je suis gauche. Et, pour tout dire, que je dois paraître un peu bête. Voyez-vous, les bons sentiments ne flattent guère ceux qui ont l'habitude des autres. *(Brusque :)* Et pourtant — dussiez-vous en sourire — je regrette que nous n'ayons pas eu le pouvoir de nous dominer, l'une et l'autre. *(Vivement :)* Eh oui ! nous sommes deux femmes et nous aimons les batailles. C'est entendu ! *(Lentement :)* Mais, précisément parce que nous sommes deux femmes, il nous reste cette chance qui n'appartient qu'à nous : la facilité d'oublier. Voulez-vous que nous revenions à notre point de départ ? *(La prenant aux bras :)* Et que nous essayions d'être deux amies ?

CLAIRE, *surprise.* — Deux amies ?

ADÉLAÏDE. — Oh ! vous savez... l'amitié entre femmes n'engage pas tellement ! Il s'agit de se supporter. Vous me direz que c'est déjà très bien.

CLAIRE. — Et quand il s'agit de deux...

ADÉLAÏDE. — Deux amoureuses ? Oui ! Vous trouvez que cela sent le miracle.

CLAIRE. — Plutôt !

ADÉLAÏDE, *très simple.* — Eh bien ! pourquoi ne pas y croire ? Nous verrons bien qui la première se lassera de la parole donnée.

CLAIRE, *la regardant.* — Que me proposez-vous ?

ADÉLAÏDE, *un peu bas.* — Vous aimez Julien : je ne ferai rien contre vous deux. Mais laissez-moi sa présence quotidienne. Peut-être même arriverai-je à vous admettre. Et peut-être aussi — oh ! pas à vous aimer... non ! pas de mots pathétiques... *(sans voix)*... mais à regarder votre bonheur... sans trop en souffrir. *(Brusquement, mais bas :)* Ne me répondez pas. *(Un temps, puis assez lentement :)* J'aimerais votre silence. Il serait déjà pour moi presque un espoir. *(Court silence.)* Voyez... nous sommes là toutes les deux, encore chaudes de nos colères, entre un jardin plein de soleil et une petite rue au pavé silencieux... Ah ! si nous pouvions, Claire, cessant d'être bruyantes comme des mouches, accorder quelque peu nos deux voix... à ce calme. Alors... je vous accepterais du mieux que je puisse faire, et vous — oh ! vous pouvez tant pour moi ! — vous m'aideriez à me retrouver. Je ne vous demande surtout pas d'être généreuse... mais seulement juste pour moi. *(Court silence.)* J'entends mon cœur qui bat dans le silence. Sera-t-il un jour un cœur comme les autres ? *(Un peu plus bas encore :)* C'est vous qui en disposez maintenant... *(Court silence, et presque timide :)* Vous ne dites rien ?... *(Un temps, puis le plus bas possible :)* Merci. *(Court silence où Claire est restée immobile, fermée. Alors, Adélaïde changeant soudain de ton, et légère, cordiale :)* Nous allons nous occuper dès aujourd'hui de votre installation. N'est-ce pas, Claire ?

CLAIRE, *lentement.* — Je reconnais, mademoiselle, que ce ton me plaît mieux.

ADÉLAÏDE, *heureuse.* — N'est-ce pas ? Voyons d'abord, pour les meubles. Ceux de Julien sont-ils à votre goût ?

CLAIRE, *calme, mais ferme.* — Non, ne confondons pas. Ce ton qui me plaît mieux, c'est celui de vos propositions de l'instant... Sincère et, je l'avoue, assez émouvant. Mais je me dois de vous répondre. Excusez mon retard. J'avais besoin de fixer ma pensée.

ADÉLAÏDE, *en recul.* — Ah ! j'aurais tant aimé que nous ne parlions plus de moi !

CLAIRE. — Mon silence ne serait pas honnête. Il pourrait vous duper. Somme toute, vous me considérez comme nécessaire à votre rachat ?

ADÉLAÏDE, *prudente.* — Si vous voulez... oui.

CLAIRE. — Si je vous comprends bien... notre vie commune serait pour vous... comme une sorte... d'expérience ?

ADÉLAÏDE, *sursautant.* — Une expérience ?... *(Un temps.)* Enfin, gardons le mot... Mais reconnaissez qu'il en est de belles. Et non sans mérite.

CLAIRE. — Je le reconnais, volontiers.

ADÉLAÏDE, *touchée.* — Vraiment ?

CLAIRE. — Pourquoi pas ? Ce que vous me proposez ne manque même pas d'un certain attrait. Mais...

ADÉLAÏDE, *figée.* — Ah ! il y a déjà...

CLAIRE, *brève, mais sans méchanceté.* — ... vous ne me tentez pas !

Court silence.

ADÉLAÏDE, *se levant, et sans voix.* — Il ne me manquait plus que d'être ridicule.

CLAIRE, *vive.* — Oh ! pas ridicule ! Mais vous me demandez trop. Je n'ai sans doute pas un cœur

assez noble pour me laisser séduire par des perspectives si charitables. *(Un peu plus lentement :)* Je ne suis qu'une amoureuse, c'est peu sans doute, Mais vous ne me contredirez pas, mademoiselle, si je dis que c'est déjà beaucoup de l'être pleinement.

ADÉLAÏDE, *lentement.* — Une amoureuse, vous avez raison. C'est à elle que j'aurais dû faire appel.

CLAIRE. — Je ne vois pas...

ADÉLAÏDE. — D'une femme qui vous déteste, on obtient toujours quelque chose.

CLAIRE, *se levant, brusque.* — Je ne vous déteste pas !

ADÉLAÏDE. — Allons ! Vous n'êtes pas une sainte ! Si vous aimez Julien, comme vous le prétendez, vous ne pouvez que souhaiter d'être cruelle pour moi.

CLAIRE. — Cruelle ?

ADÉLAÏDE. — Oui, pour moi, qui ose rêver d'une vie semblable à la vôtre ! Eh bien ! où les trouverez-vous ces bienheureuses occasions de m'humilier ? C'est ici, en vous heurtant chaque jour à moi. Ne renoncez pas à quelque bonne petite haine qui fait la chaleur du foyer.

CLAIRE, *dédaigneuse.* — Le beau foyer, en vérité !

ADÉLAÏDE, *sourdement.* — Ah ! songez qu'en restant vous aurez la joie de me voir souffrir !

CLAIRE, *indignée.* — La joie !

ADÉLAÏDE. — Tenir l'homme que l'autre désire et n'aura jamais ! Ce que cela doit être enivrant !

CLAIRE, *en recul.* — Pas pour moi !

ADÉLAÏDE. — Mais pensez à ce que je viens de faire briller à vos yeux ! Ma douleur, Claire ! Vous ne pouvez pas repousser cela ! Que voulez-vous que je vous donne de plus ?

CLAIRE. — Je ne veux rien de vous.

ADÉLAÏDE, *pressante.* — Réfléchissez ! Je serai là, à votre merci, muette, vous le savez, jusqu'à la fin. Vous pourrez fouailler la vieille qui ne pourra rien contre vous — avec ses lèvres violettes que ses dents mordront.

CLAIRE, *révoltée.* — Eh ! je ne suis pas une tortionnaire !

ADÉLAÏDE, *dans un cri.* — Dites-vous bien que c'est encore moi qui vous remercierai !

CLAIRE, *sceptique.* — Vous ?

ADÉLAÏDE, *déchirée.* — Oui, Claire ! Sous vos attaques j'aurai l'impression d'être une rivale. Oh ! très soumise ! mais une rivale quand même. Je ne serai plus seule, mais reliée à vous par tout ce que vous m'imposerez. Alors, il me semblera que je participe un peu à la vie de tous ! Oui, par le mal que vous me ferez je respirerai... et je cesserai, de temps à autre, d'être tout à fait une vivante retranchée des vivants !

CLAIRE, *les mains aux oreilles.* — Ah ! je ne veux plus vous entendre ! Vous ne voyez donc pas que vous renforcez tout le dégoût que je peux avoir pour vous !

ADÉLAÏDE, *après un temps, et comme dégrisée.* — Oui, vous avez raison ! *(Rire pour elle :)* Assez de mon amour ! assez de ma douleur ! assez parlé de moi ! *(La considérant longuement :)* Vous me rappelez à la vérité.

CLAIRE, *ramassée, nette.* — La réalité, c'est que demain je serai la femme de Julien. Et vous ne le verrez — entendez-vous ! — que dans la mesure même où je vous le permettrai.

ADÉLAÏDE, *balbutiant presque.* — Vous voulez me le ravir... *(articulant soudain)*... définitivement ?

CLAIRE, *emportée.* — C'est une question de salut pour lui... et pour vous.

ADÉLAÏDE, *tremblante.* — Ne vous attelez pas à cette besogne !

CLAIRE. — Elle m'enchantera !

ADÉLAÏDE. — Vous n'êtes pas de taille à l'entreprendre.

CLAIRE. — Julien m'aime — et seule.

ADÉLAÏDE, *sourdement.* — Vous ne l'emporterez pas !

CLAIRE. — Ne sous-estimez pas ce que vous ignorez : la force d'être aimée.

ADÉLAÏDE, *comme touchée.* — Enfoncez les clous !

CLAIRE. — Et mon bonheur ne sera mon bonheur que lorsque je ne vous verrai plus rôder autour de nous.

Silence.

ADÉLAÏDE, *sans voix.* — Claire, qu'avez-vous dit ? *(S'asseyant lentement :)* Elle aurait donc été trop digne, trop juste, notre entente silencieuse. *(Dans un cri brusque :)* Allez-vous me contraindre à reprendre la lutte ?... *(Plus calme :)* Eh bien ! non... Je veux encore faire un dernier effort !... Me montrer plus généreuse, plus raisonnable que vous !

CLAIRE, *très fermée.* — Cela vous sera facile. Devant vous, je ne me permets ni raison, ni générosité. Je me défends.

ADÉLAÏDE. — Claire ! Si je vous suis, avec ce ton et à cette allure, vous ne voyez pas vers quoi nous nous précipitons ? Réfléchissez !... Vous n'avez plus que peu de temps pour nous perdre tous — ou nous sauver.

CLAIRE. — Réfléchir ? C'est précisément, mademoiselle, ce que je ne veux pas.

ADÉLAÏDE. — Oui ! Vous allez, comme une aveugle, vers le pire !

CLAIRE. — Oh ! je comprends le succès que représenterait pour vous un doute qui s'insinuerait en moi...

ADÉLAÏDE. — Quel succès pour nous tous !

CLAIRE, *sans lui répondre.* — ... qui ébranlerait, même légèrement, ma volonté. Alors, bientôt, je faiblirais. Demain je serais à votre merci.

ADÉLAÏDE, *dans une rage sourde.* — Que faire, mon Dieu !... pour vaincre cette méfiance ?

CLAIRE. — Rien. Si ce n'est de l'accepter comme votre propre rayonnement. Et qui me réduit, maintenant, à une seule attitude. M'opposer à vous, les yeux clos et les oreilles mortes.

ADÉLAÏDE, *dans un éclair de colère.* — Et vous laisseriez sauter le monde plutôt que de composer !...

CLAIRE. — Sauter le monde ? Enfin, soit !... Je ne veux pas préjuger vos moyens qui sont grands, mais...

ADÉLAÏDE, *grondante.* — Ne vous amusez pas autour d'une image !

CLAIRE, *vive.* — Vous ne me laissez pas achever !... Mais... je n'en pense pas moins que

si Angèle avait eu une défense inflexible votre passé serait peut-être moins lourd, mademoiselle.

ADÉLAÏDE. — Qu'en savez-vous ? Si, à l'inverse, mon audace grandissait de toute la résistance qu'on lui oppose ?

CLAIRE. — Tenez tête à vous-même, comme vous savez si bien le faire aux autres. Oui ! soyez un peu jalouse d'un tel mérite.

ADÉLAÏDE, *sourdement.* — Je sens tellement que tous mes efforts seront vains.

CLAIRE. — Quelle complaisance à vos faiblesses !

ADÉLAÏDE. — Claire ! vous savez que je me hais pour tout le mal que j'ai fait. Eh bien ! croyez-moi : j'ai peur de tout celui que je vais faire !

CLAIRE. — Si vous avez peur de vous-même, prenez la seule décision qui puisse vous convenir. Dès à présent laissez-nous. Entrez dans un cloître. Votre foi vous le permet. *(Très simplement :)* Et vous y serez à l'abri, comme à l'asile.

ADÉLAÏDE, *dans un cri.* — En quarantaine ! *(Maintenant debout et s'avançant vers elle :)* Êtes-vous donc d'une autre race, celle des pures et des nobles âmes ? Pourquoi n'avez-vous pas de frère et pourquoi ne l'aimez-vous pas ? Pourquoi moi, plutôt que vous ? Parce que vous pouvez prononcer hautement votre amour quand je tiens le mien honteusement caché ; vous croyez-vous meilleure ? *(Sourire douloureux.)* Mais à quinze ans j'étais aussi fraîche de cœur, aussi naïve, aussi insouciante que vous avez pu l'être ! J'étais la gaieté même, le boute-en-train de notre petite bande d'amis ! *(Avec effroi :)* Vous figurez-vous que je prévoyais la vie qui m'attendait ? *(Sourdement et cinglante :)* Ah ! mesurez plutôt votre chance et n'insultez pas à mon malheur !

CLAIRE. — Et pourquoi ne le supportez-vous pas plus dignement ?

ADÉLAÏDE. — Quoi ! C'est vous qui me dites cela ! Quand j'ai vainement essayé...

CLAIRE, *coupante.* — ... de me duper, ou de vous duper vous-même.

ADÉLAÏDE, *déchirée.* — Alors qui m'entendra quand je cherche la paix et crie vers elle ?

CLAIRE, *calme.* — Personne. C'est vous-même qui devez vous sauver.

ADÉLAÏDE, *avec un rire douloureux.* — Comme vous parlez bien !

CLAIRE. — Ah ! je sais que si le destin m'avait mise à votre place...

ADÉLAÏDE, *brusque.* — Ne dites pas : à ma place. Vous ne savez rien. Il faut y être. *(Grondante :)* Vous feriez mieux de regretter tant de vos paroles imprudentes, inutiles... mauvaises pour tous, ici. *(Apre :)* Et je vous en veux d'autant plus, Claire, de cette défense à quoi vous m'acculez que je vais y retrouver... *(presque avec peur)* ... une joie... une atroce joie... qui va m'illuminer ! La joie de la ruse.

CLAIRE, *ironique.* — Cela nous en promet !

ADÉLAÏDE. — Je n'ai pas le choix, ma chère demoiselle. Les joies d'être sincère me sont interdites. Il ne me reste que celles de mentir.

CLAIRE. — Et vous aimez à mentir ! Et vous l'avouez !

ADÉLAÏDE. — Pas plus que vous. J'aime seulement agir, et d'un mouvement profond de tout mon être, pour me perdre. Agir, Claire ! Pouvoir agir !... et s'oublier, soi et l'enfer que l'on porte.

CLAIRE, *glaciale.* — Vous m'enlèveriez tout regret de ne vous avoir rien cédé.

ADÉLAÏDE, *fermée.* — Aussi bien, vous avez raison. Ma vie n'est pas à me morfondre sous des yeux pitoyables ou ironiques. Pareille résignation n'est pas pour moi. Et voilà que je savoure déjà votre entêtement qui me rend plus forte. *(Nette :)* Vous êtes décidée à me prendre Julien. Je le suis non moins à le garder. *(Presque farouche :)* Mais je le garderai, seule.

CLAIRE, *faisant face.* — Vous croyez cela ? Et comment ?

ADÉLAÏDE. — Vous ne tarderez pas à le savoir. *(Les yeux presque clos :)* Pendant que je vous parle, mon esprit inventif que vous avez éveillé travaille déjà. Le plan se développe et s'articule. Encore quelques détails. Il sera au point.

CLAIRE. — Oh ! vous pouvez déployer toute votre science. J'ai la certitude... *(pudique malgré tout)* ... presque physique... que Julien me cédera.

ADÉLAÏDE, *avec un rire dédaigneux.* — Pas encore ! Quelle imagination ! Vous croyez-vous déjà au lendemain des noces ? Non, je n'aurai pas à vous tirer du lit. *(Un peu dure :)* Vous êtes la mieux aimée ? Soit ! Je n'en aurai que plus de mérite à vous mettre dehors.

CLAIRE. — Je vous remercie de votre précision. Je sais au moins ce qui m'attend.

ADÉLAÏDE. — Vous l'aurez voulu. J'ai épuisé toutes les conciliations.

CLAIRE. — Et j'ai éludé tous les pièges.

ADÉLAÏDE. — Puissiez-vous vous en réjouir ! En tout cas il n'y a plus place pour deux à côté de Julien. L'une ou l'autre !

CLAIRE. — Il faudra que Julien choisisse — et seul !

ADÉLAÏDE. — C'est tout à fait mon avis.

CLAIRE. — Vous inclinerez-vous devant sa décision, quelle qu'elle soit ?

ADÉLAÏDE. — Et vous-même ?

CLAIRE, *sûre.* — Oh ! moi, je n'ai guère à craindre !

ADÉLAÏDE, *nette.* — Moi pas davantage.

CLAIRE. — Tenez-vous à ce que nous rapportions à Julien notre dispute ?

ADÉLAÏDE. — Je n'en vois pas la nécessité. Il vaut mieux ne pas le troubler.

CLAIRE. — D'accord. Je vois que vous êtes bonne joueuse.

ADÉLAÏDE. — Tranquillisez-vous ! Vous ne m'entendrez pas gémir sur vos insolences. Pas un mot contre vous, ma chère demoiselle. *(Ironique :)* Que voulez-vous de plus ?

CLAIRE, *avec un sourire.* — Oh ! rien. C'est parfait. *(Décidée.)* Je vais donc retrouver Julien.

ADÉLAÏDE. — Oui, ne perdez pas votre temps. Les heures sont limitées.

CLAIRE, *surprise.* — Vous ne pensez pas qu'aujourd'hui nous puissions avoir une décision ?

ADÉLAÏDE. — Pourquoi ?

CLAIRE. — En si peu de temps ?

ADÉLAÏDE. — Cela gêne vos projets ?

CLAIRE. — Votre précipitation me fait craindre pour vous que la victoire ne vous échappe.

ADÉLAÏDE. — Vous auriez mieux aimé avoir le loisir de devenir sa maîtresse.

CLAIRE. — Mademoiselle !

ADÉLAÏDE. — Ce serait de bonne guerre.

CLAIRE. — Je ne veux employer que les moyens les plus francs. Je vous laisse les autres.

ADÉLAÏDE, *dédaigneuse.* — Je ne vous remercie pas. Vous ne me laissez que ce qui vous embarrasse.

CLAIRE, *cinglante.* — Faut-il vous féliciter de votre aisance à leur égard ?

ADÉLAÏDE. — Attendez le résultat. Ce soir.

CLAIRE. — Ce soir, il m'étonnerait...

ADÉLAÏDE. — Julien ne vous demandera pas votre avis.

CLAIRE. — Je voudrais bien voir cela.

ADÉLAÏDE. — Attendez un peu. Vous le verrez.

CLAIRE, *se dirigeant vers la sortie.* — Je vais être assez bavarde. Ne vous impatientez pas trop.

ADÉLAÏDE, *regardant sa montre.* — Quelle heure est-il ? 5 heures.

CLAIRE, *regardant la sienne.* — Oui, 5 heures.

ADÉLAÏDE. — Prenez votre temps.

CLAIRE, *ironique.* — Tant pis si je manque mon train !

ADÉLAÏDE. — Il est à quelle heure ?

CLAIRE. — 7 heures et demie.

ADÉLAÏDE. — Alors, ne vous inquiétez pas.

CLAIRE. — Vous me le laissez encore espérer ?

ADÉLAÏDE. — Je vous le garantis. *(Claire a disparu. On entend une porte qui se ferme. Adélaïde, seule, a porté la main à son visage comme pour réfléchir. On l'entend qui murmure :)* Non, non... *(Puis, brusquement, elle se tourne vers le portrait de Julien qui est au-dessus du lit.)* Julien ! Julien ! Je ne vivrai pas sans toi !...

Elle tombe à genoux, le front sur le lit, en sanglotant.

RIDEAU

ACTE III

Même décor qu'au premier acte.

Au lever du rideau Marie-Berthe est assise et paraît impatiente. Elle se lève, fait quelques pas, agitée.

MARIE-BERTHE. — Enfin viendra-t-elle, oui ou non ? *(On entend Adélaïde qui descend l'escalier du fond.)* Ah ! c'est toi, Adélaïde ; je me demandais si je devais m'en aller.

ADÉLAÏDE. — Je t'ai fait attendre, chère amie ?

MARIE-BERTHE, *radoucie par le ton d'Adélaïde.* — Oh ! cela n'a pas d'importance.

ADÉLAÏDE, *lentement.* — Crois bien que je ne t'ai pas oubliée.

MARIE-BERTHE. — Tu es gentille.

ADÉLAÏDE. — Mais j'avais un long entretien avec Claire.

MARIE-BERTHE. — Oui. Mais il est fini.

ADÉLAÏDE. — Qu'en sais-tu ?

MARIE-BERTHE. — Je viens précisément de rencontrer Julien et Claire qui sortaient.

ADÉLAÏDE. — En effet. Julien m'a fait prévenir par Louise qu'il allait se promener avec Claire. Elle devait avoir besoin de prendre l'air après l'heure bien remplie... charmante d'ailleurs... que nous avons passée ensemble. *(Assez directe :)* Tu n'imagines pas la conversation que je viens d'avoir avec elle ?

MARIE-BERTHE, *vivement.* — Comment veux-tu que je l'imagines ?

ADÉLAÏDE, *lentement.* — « Tu n'imagines pas », c'est-à-dire : tu ne peux pas t'imaginer... Que vas-tu chercher ?

MARIE-BERTHE, *vivement.* — Oui, oui. C'est ce que j'ai voulu dire.

ADÉLAÏDE. — Eh bien !... Claire ne veut pas habiter ici.

MARIE-BERTHE. — C'est stupide.

ADÉLAÏDE. — Je ne te le fais pas dire. En tout cas Julien a été troublé.

MARIE-BERTHE. — Il y a de quoi ! Abandonner cette maison... Et puis, enfin... toi...

ADÉLAÏDE. — Oh ! moi... A part toi, Marie-Berthe... *(Lentement :)* Qui donc pense à ce qui peut m'arriver de désagréable... de pénible?... Hors toi, qui en a le souci ?

MARIE-BERTHE, *détournant les regards.* — Oh ! quand même... Julien...

ADÉLAÏDE. — Julien est un homme. Il est faible. Enfin... j'étais en danger de rester seule, ici.

MARIE-BERTHE. — C'eût été monstrueux.

ADÉLAÏDE. — Non ! pas monstrueux ! Mais c'eût été bête... bête de ma part de m'y résigner.

MARIE-BERTHE. — Voilà ! Oui. Alors ?...

ADÉLAÏDE. — Eh bien ! j'ai parlé à Claire. Je lui ai fait comprendre à cette chère enfant qu'elle exagérait. Vouloir faire la loi... un jour de fiançailles... *(avec un petit rire)* ... c'était beaucoup ! Et puis je l'ai rassurée. Enfin elle serait ma meilleure amie, si tu ne l'étais déjà... ma chère Marie-Berthe.

MARIE-BERTHE, *interdite.* — Adélaïde... *(Se reprenant :)* Mais alors... tu es tout à fait tranquille ?

ADÉLAÏDE. — Puisque Claire accepte de rester.

MARIE-BERTHE. — C'est curieux... *(lentement)* qu'elle ait changé d'idée... comme cela.

ADÉLAÏDE. — Oh ! tu sais, j'ai eu tout de suite l'impression que le projet de Claire ne tiendrait pas...

MARIE-BERTHE. — C'est curieux... encore...

ADÉLAÏDE. — ... qu'il s'était formé sous je ne

sais quelle atmosphère pernicieuse qu'elle aurait respirée dans cette maison.

MARIE-BERTHE, *se dominant, dans un sourire.* — Enfin tu l'as guérie ?

ADÉLAÏDE. — Et bien guérie ! Aussi je suis heureuse ce soir !

MARIE-BERTHE, *avec application.* — Je comprends ta joie. C'est aussi la mienne.

ADÉLAÏDE. — Je le vois. Et cela me touche beaucoup. *(Lentement :)* Comme d'ailleurs me touche le but de ta visite.

MARIE-BERTHE. — Mais c'est toi qui m'as dit... ce matin... de revenir. Tu ne l'oublies pas ?

ADÉLAÏDE. — Mais non ! Je t'attendais. Il m'étonnerait seulement que tu vinsses pour la même raison que ce matin...

MARIE-BERTHE, *douce.* — J'y suis autorisée.

ADÉLAÏDE. — Sans doute. Mais je suis certaine que ce sont les conseils que je t'ai donnés au sujet de ton neveu qui te ramènent ici.

MARIE-BERTHE. — De mon neveu ?

ADÉLAÏDE. — Ne fais pas l'enfant, la surprise est éventée. Ces conseils, tu les as médités longuement. Et tu viens enfin d'écrire à ton neveu !

MARIE-BERTHE. — Non, je n'ai pas écrit.

ADÉLAÏDE. — Mais tu vas lui écrire. Et ce soir, probablement. Tu vas lui écrire pour le raisonner, lui faire comprendre qu'il doit se restreindre. Parce que toi-même... enfin, tu vas lui avouer ta vraie situation.

MARIE-BERTHE, *avec un cri sourd.* — Ce n'est pas possible !

ADÉLAÏDE. — Mais tu sais quand même que tu vas le faire. Tu viens pour me le dire. Ne te reprends pas !

MARIE-BERTHE. — Tu es terrible !

ADÉLAÏDE. — Et pourquoi, mon Dieu ? Parce que je t'ai devinée ? Voyons, faut-il que je te juge assez peu raisonnable pour continuer à me demander des subsides ?

MARIE-BERTHE, *honteuse.* — Je l'aurais peut-être fait.

ADÉLAÏDE. — Non. Tu vaux mieux que cela, Marie-Berthe. Et puis tu as dû te rendre compte que les sommes données depuis deux ans arrivent à un total impressionnant ! Je parie que tu ne l'avais jamais fait ce total ?

MARIE-BERTHE. — Non.

ADÉLAÏDE. — Et aujourd'hui tu l'as fait. *(Mouvement de Marie-Berthe.)* Quatre cent soixante-dix-sept mille francs ! Dis que ce n'est pas le chiffre que tu as trouvé ?

MARIE-BERTHE, *perdue.* — Je ne sais pas.

ADÉLAÏDE. — Le service que tu m'as rendu est, je crois, bien payé. Voilà également ce que tu as dû te dire ?

MARIE-BERTHE. — Oui. Oui.

ADÉLAÏDE. — Tu vas me souligner que, si tu étais une autre, tu penserais peut-être à l'avenir.

MARIE-BERTHE, *découragée.* — Oh !

ADÉLAÏDE. — Mais l'avenir ne semble pas réclamer tes services.

MARIE-BERTHE, *redressée.* — Remarque...

ADÉLAÏDE. — Oui. Au fond tu t'en réjouis ?

MARIE-BERTHE, *amère.* — Je n'ai jamais cherché la guerre.

ADÉLAÏDE. — C'est vrai. La guerre c'est plutôt mon affaire.

MARIE-BERTHE, *dure.* — Je le crois.

ADÉLAÏDE. — Toi, c'est le butin.

MARIE-BERTHE. — Adélaïde !

ADÉLAÏDE. — Que veux-tu ? Il faut se faire une raison, ma fille ! Les meilleures choses n'ont qu'un temps.

MARIE-BERTHE, *sourdement.* — Je l'avais compris.

ADÉLAÏDE. — Je te devine si bien ! Ainsi tu viens m'affirmer que tu ne me demanderas plus jamais rien ! Eh bien ! je t'avoue franchement que, argent à part, j'aime mieux ça. Pour toi, oui. Pour ta propreté personnelle.

MARIE-BERTHE, *écroulée.* — C'est bien ça ! C'est fini... c'est fini...

Elle pleure soudain, le visage dans ses mains.

ADÉLAÏDE. — Oh ! Marie-Berthe ! Qu'est-ce qui t'arrive ?

MARIE-BERTHE. — Rien ! Laisse-moi !

ADÉLAÏDE. — Mais c'est que tu m'émeus... tu sais ? Voyons ! Tu n'auras pas la force d'avouer à ton neveu ?...

MARIE-BERTHE, *sans voix.* — Non.

ADÉLAÏDE, *lentement.* — Et puis... tu dois aussi à tes fournisseurs ?

MARIE-BERTHE, *inquiète.* — Comment le sais-tu ?

ADÉLAÏDE. — Mais toute la ville le sait ! Tu n'as plus un sou de crédit.

MARIE-BERTHE. — Ah ! je ne sais pas ce que je vais devenir.

ADÉLAÏDE. — Ne t'inquiète donc pas de ton avenir ! Allons ! je vais être bonne fille une fois de plus. *(Lui touchant l'épaule :)* Combien te faut-il, déjà ?

MARIE-BERTHE, *balbutiant.* — Non ? Vraiment ?

ADÉLAÏDE. — Vingt-cinq mille, je crois ?

MARIE-BERTHE. — Ce n'est pas possible !

ADÉLAÏDE. — Que tu acceptes ?...

MARIE-BERTHE, *très gênée.* — Non... Adélaïde... ce n'est pas ça.

ADÉLAÏDE. — Ah ! Je croyais ?... *(Hautaine :)* Un dernier sursaut d'énergie aurait pu te soulever. Il n'en est rien, je le vois.

MARIE-BERTHE, *timide.* — Tu me blâmes ?

ADÉLAÏDE. — Te blâmer ? Penses-tu que je m'arrête à cela ! Tu acceptes ? Soit ! Comme tu le sais, je n'ai pas d'argent disponible ici-même ; mais demain matin tu auras tes vingt-cinq mille francs et autant pour tes dettes.

MARIE-BERTHE, *avec ferveur.* — Oh ! merci, Adélaïde ! Crois bien que je ferai tout mon possible pour reconnaître...

ADÉLAÏDE. — Entends-moi bien. Cela ne t'engage en rien.

MARIE-BERTHE. — Je te devrai tant !

ADÉLAÏDE. — Mais ton amitié si sûre me suffit, Marie-Berthe. *(Un peu grave :)* Nous sommes quittes. *(Et soudain presque enjouée :)* Allons, viens m'embrasser !

MARIE-BERTHE, *allant vers elle.* — Adélaïde ! *(Elles s'embrassent. Puis Adélaïde se dégage avec une légère grimace.)* Qu'est-ce que tu as ?

ADÉLAÏDE, *légère.* — Rien.

MARIE-BERTHE. — Mais si !

ADÉLAÏDE. — Tu ne te fâcheras pas ?

MARIE-BERTHE. — Voyons !

ADÉLAÏDE, *légèrement.* — Tu as l'haleine un peu mauvaise.

MARIE-BERTHE, *confuse.* — Oh ! pardon !

ADÉLAÏDE, *indulgente.* — Nous savons d'où cela vient.

MARIE-BERTHE, *avec un soupir.* — Mon estomac, oui ! *(Vive :)* A propos, tu m'avais promis...

ADÉLAÏDE, *sèchement.* — Je ne t'ai rien promis du tout.

MARIE-BERTHE. — Ce soir je vais encore souffrir !

ADÉLAÏDE, *comme soudain et pour en finir.* — Ecoute ! J'ai un élixir...

MARIE-BERTHE, *vivement.* — Oh ! donne-le-moi, tu seras gentille.

ADÉLAÏDE. — Il faut le prendre une heure avant le repas.

MARIE-BERTHE. — Je dîne toujours à 7 heures.

ADÉLAÏDE. — Je le sais. *(Lente et précise :)* Donc, à 6 heures, étends-toi et avale d'un trait. Le goût n'est pas bon.

MARIE-BERTHE, *contente.* — Tu peux être tranquille. J'observerai tout.

ADÉLAÏDE. — Tranquille ?... Je te rappellerai encore tous ces détails avant de te remettre le flacon. Je ne tiens pas à t'entendre geindre demain matin que cela ne t'a rien fait.

On entend un éclat de rire au dehors. Les deux femmes se regardent.

MARIE-BERTHE. — C'est Mlle Claire... sans doute ?

ADÉLAÏDE. — Oui. *(Un temps.)* Viens dans ma chambre.

MARIE-BERTHE. — Je te suis. *(Et pendant qu'elle monte l'escalier :)* Ce que je te devrai, aujourd'hui !

ADÉLAÏDE. — Oh ! toi, pourvu qu'on fasse ce que tu veux !...

Elles disparaissent. La porte du jardin s'ouvre. Julien et Claire s'avancent au bras l'un de l'autre.

JULIEN, *à regret.* — Nous rentrons ?

CLAIRE, *riant.* — Il semble que l'on vous punisse ?

JULIEN. — J'aurais tant aimé prolonger cette sortie ! Votre bras appuyé au mien. Et presque en silence. J'étais heureux, Claire.

CLAIRE. — Moi aussi, Julien. Après cette longue conversation que j'ai eue avec votre sœur, je tenais à vivre près de vous, quelques instants, la tête libre. *(Lentement et très émue :)* Oui, détachée de tout, sauf de vous, Julien.

JULIEN, *lui embrassant les mains.* — Claire !

CLAIRE. — Maintenant il faut m'écouter.

JULIEN. — Hélas !

CLAIRE, *riant.* — Comment, hélas !

JULIEN. — Que s'est-il passé entre vous deux ? Non, je n'ai pas hâte de le savoir.

CLAIRE, *s'asseyant, rieuse.* — Eh bien ! vous avez tort.

JULIEN, *le visage éclairé.* — Vraiment ?

CLAIRE. — Je n'ai à vous rapporter qu'une conversation des plus amicales avec votre sœur.

JULIEN, *s'asseyant près d'elle.* — Ah ! que j'aime à vous l'entendre dire !

CLAIRE. — Oui. Nous sommes en parfait accord.

JULIEN. — Et quel est cet accord ? Car tout est là.

CLAIRE. — Celui de vous laisser libre.

JULIEN. — Comment ?

CLAIRE. — Oui. Ne vous effrayez pas du choix que vous aurez à faire. Nous nous sommes promis de nous incliner devant lui.

JULIEN, *frappé.* — Et vous avez pu convaincre ma sœur de renoncer... au besoin ?

CLAIRE. — Elle a compris mon désir. Elle l'a admis. Mais elle ne veut faire aucune pression sur vous. Elle attendra seulement votre décision.

JULIEN. — Voyons, voyons, Claire.

CLAIRE, *rieuse.* — Vous êtes surpris. Et déçu.

JULIEN, *protestant.* — Déçu ? Pourquoi me dites-vous cela ?

CLAIRE. — Parce que vous espériez peut-être, que l'une ou l'autre... votre sœur ou votre fiancée... eût pris une décision pour vous.

JULIEN, *vivement.* — Je ne l'aurais pas accepté !

CLAIRE. — Je le souhaite, Julien. Vous devez vous interroger et peser votre choix.

JULIEN. — Je voudrais tant être juste !

CLAIRE, *souriante.* — Dites plutôt que votre excellent naturel, qui tend à ne contrarier personne, aimerait une solution où chacune y trouvât son bien.

JULIEN. — Je vous aime toutes deux : faut-il que j'en sacrifie une ? Comprenez que ma décision est des plus pénibles.

CLAIRE. — Elle ne l'est peut-être pas tant que vous l'imaginez.

JULIEN. — Vous croyez ?

CLAIRE. — Il suffit que vous laissiez parler votre cœur.

JULIEN. — Vous admettez bien qu'il hésite à se prononcer.

CLAIRE, *directe.* — Voulez-vous que je vous aide ?

JULIEN, *sur ses gardes.* — Que voulez-vous faire ?

CLAIRE. — Une chose très simple : vous avouer que je vous ai menti ce matin.

JULIEN, *cherchant.* — Vous ?

CLAIRE. — Attendez !... Que je vous ai menti quand je vous ai dit : « Je renoncerais plutôt que de vivre ici... » Julien ! cela n'est pas vrai. *(Bas et laissant aller sa tête sur l'épaule de Julien :)* Je resterai.

JULIEN, *sans voix.* — C'est vrai ! Je n'ai plus cette crainte de vous perdre ?

CLAIRE, *très simple.* — Vous voyez bien... Julien... que je ne ruse plus avec vous.

JULIEN, *un peu perdu.* — Est-ce bien sûr ?

CLAIRE, *toujours dans la même attitude.* — Que faut-il vous dire de plus ? Si vous voulez rester ici... soit ! Je vous le répète, je resterai avec vous. Et je garderai pour moi seule ce grand désir que j'avais... *(soupir)* et qui m'est défendu.

Court silence.

JULIEN, *déchiré.* — Claire ! Je ne puis pas accepter cela.

CLAIRE. — Qu'est-ce que vous ne pouvez pas accepter, mon chéri ?

JULIEN. — Qu'entre nous ce débat soit abandonné sans vous satisfaire... surtout maintenant que vous êtes d'accord avec Adélaïde !

CLAIRE, *dans un soupir.* — Si cependant cela est au-dessus de vos forces, enfin, des forces de votre amour.

Assez long silence.

JULIEN, *très bas.* — Claire, je m'incline, vous serez heureuse comme vous le souhaitez.

CLAIRE, *sans bouger.* — Non, Julien ! Je ne veux pas de cette résignation.

JULIEN. — Ne me demandez pas l'impossible.

CLAIRE, *relevant la tête lentement, dans une flambée de joie.* — Ah ! dites-moi si, sincèrement, vous n'estimez pas que notre ménage sera plus intime et plus joyeux, réduit à nous deux seuls ?

JULIEN, *cédant.* — Je ne dis pas...

CLAIRE, *maintenant dressée et rayonnante.* — Je veux que vous disiez : « Claire, vous avez raison de défendre votre amour ! » Enfin, notre amour, Julien !

JULIEN, *vaincu, heureux, sans voix.* — Claire ! je vous le dis ! Et c'est moi qui vous suivrai maintenant.

CLAIRE, *très douce, mais ferme, se dégageant.* — Alors, Julien, il va falloir parler.

JULIEN. — J'y suis prêt.

CLAIRE. — Et puis il faudra vous maintenir dans les mêmes dispositions.

JULIEN. — Je n'y faillirai pas.

CLAIRE, *vive.* — Oh ! remarquez... que je ne crains rien du côté de votre sœur.

JULIEN, *dans un sourire grave.* — Vous avez raison, Claire... et je vous en sais gré.

CLAIRE. — Mais vous... si vous alliez vous troubler ?

JULIEN. — Non ! Je suis pleinement décidé.

CLAIRE, *à nouveau contre lui.* — Et promettez-moi, encore, pour demain...

JULIEN. — Ce qui sera dit...

CLAIRE, *vivement.* — Oui ! Je sais... *(Insistant lentement :)* Mais promettez-moi, pour demain, de m'accorder une confiance... sans mesure... comme je vous l'accorde, Julien.

JULIEN. — Vous pouvez y compter.

CLAIRE, *insistant.* — Jurez-moi, Julien, que vous me croirez, toujours, incapable de tout ce qui pourrait porter atteinte à notre bonheur.

JULIEN. — Je vous le jure, Claire. *(Vif :)* Et maintenant, voulez-vous que je parle à Adélaïde... tout de suite, et devant vous ?

CLAIRE. — Je n'aurais pas osé vous le demander.

JULIEN. — C'est pour cela que je vous l'offre. Je veux que tout soit net entre nous.

Il va sonner.

CLAIRE, *sans voix.* — Julien ! je suis heureuse !

JULIEN. — Moi, Claire, je vais souffrir.

CLAIRE, *un peu honteuse.* — C'est vrai ! Pardon.

JULIEN. — Ne vous excusez pas. Votre bonheur me donnera la force de supporter cette épreuve.

LOUISE, *entrant.* — Monsieur a sonné ?

JULIEN. — Mlle Libertoux est-elle encore là ?

LOUISE. — Non, monsieur, elle vient de partir.

JULIEN. — Bon. Veuillez dire à Mademoiselle que je la prie de descendre.

LOUISE. — Bien, monsieur.

Elle sort par l'escalier.

CLAIRE. — Croyez bien, Julien, que votre peine sera mienne.

JULIEN. — Je vous remercie de votre effort sincère... *(bas :)* mais ma souffrance sera, forcément, isolée. Il faut qu'elle le soit. *(Avec un sourire qu'il s'impose :)* Mais ce que vous connaîtrez pleinement, c'est mon courage.

ADÉLAÏDE, *descendant l'escalier, très agitée.* — Tu veux me parler ?

JULIEN, *surpris de son entrée.* — Ne t'alarme pas.

ADÉLAÏDE, *bouleversée.* — Je ne suis pas inquiète de toi. Excuse-moi, j'ai tout autre chose en tête !

JULIEN. — Enfin qu'y a-t-il ?

ADÉLAÏDE. — Oh ! je te le dirai ! bien sûr !... Mais puisque tu m'as appelée... parle d'abord.

JULIEN, *décontenancé.* — Mais, je ne sais... si je dois ?

ADÉLAÏDE. — Je t'en supplie, Julien ! Ne retarde pas ce que j'ai, moi... *(bas :)* à te dire.

JULIEN, *un peu perdu.* — Dans ce cas...

ADÉLAÏDE, *plus calme.* — Oui. Parle. Je t'écoute.

JULIEN, *se dominant.* — Eh bien ! Adélaïde, tu as déclaré il y a quelques instants à Claire que tu t'inclinerais devant ma décision, quelle qu'elle soit.

ADÉLAÏDE, *avec un sourire affectueux.* — Bien entendu, mon petit ! Je ne puis faire différemment.

JULIEN, *un peu bas.* — Je dois te dire que je suis décidé à satisfaire le désir de Claire. Nous irons habiter avenue de Bordeaux. *(Avec un peu plus de force :)* J'y suis absolument déterminé. *(Vif :)* Mais il est bien entendu... tu pourras venir nous voir quand tu voudras.

ADÉLAÏDE, *sans expression.* — Oui. Oui.

JULIEN, *surpris.* — Tu n'as pas l'air de m'écouter ?

ADÉLAÏDE, *très calme.* — Mais si ! Je te remercie même de ce que tu viens de me dire. Enfin je pense que Claire ne verra pas d'inconvénient...

JULIEN. — Claire, répondez-lui !

CLAIRE, *sur ses gardes.* — Du moment que vous tenez votre parole... en acceptant la décision de Julien... comment voulez-vous que nous ne soyons pas... des amies ?

ADÉLAÏDE. — Oh ! d'une façon générale je tiens toujours ce que je promets. *(Lentement :)* Tout ce que je promets.

CLAIRE, *très simple.* — Dans ce cas, nous serons, mademoiselle... ce que vous voudrez que nous soyons.

JULIEN. — Ainsi tout est parfait.

CLAIRE. — Je l'espère.

ADÉLAÏDE, *très douce.* — Eh oui ! Claire... tout sera parfait.

JULIEN, *à Adélaïde.* — Ainsi tu ne vois aucune opposition particulière à la décision que j'ai prise ?

ADÉLAÏDE, *lui souriant.* — Mais aucune, mon petit.

JULIEN. — Et c'est ainsi, sur un sourire de toi... que se clôt cette alerte à notre bonheur... et que va s'ouvrir pour nous trois une vie nouvelle. *(Soudain :)* Mais, excuse-moi, j'y songe... Parle-nous, maintenant, de ce qui t'inquiétait encore, à ton entrée.

ADÉLAÏDE. — Oui, Julien. Mais je suis obligée... à regret... de demander à Claire de nous laisser seuls.

CLAIRE. — Faites-moi confiance...

JULIEN, *à Adélaïde, en souriant.* — Oui ! Maintenant !

ADÉLAÏDE. — Ce n'est point pour moi. *(Bas et un peu pénible :)* C'est pour toi, Julien.

JULIEN. — Ah !... *(A Claire :)* Dans ce cas, voulez-vous nous laisser quelques instants ?

ADÉLAÏDE. — Oui, vous pourriez nous attendre dans le jardin. *(Souriant :)* Ainsi Julien pourra vous apercevoir.

CLAIRE, *cédant.* — Soit ! *(A Julien :)* Vous n'aurez qu'à m'appeler, Julien, quand vous le jugerez bon.

JULIEN. — Entendu.

ADÉLAÏDE, *à Claire.* — Et excusez-moi encore, Claire...

CLAIRE, *très simple.* — Oh ! non, mademoiselle... je ne crois pas que j'aie à vous excuser.

ADÉLAÏDE. — Je ne vous en dis pas moins : merci.

Claire sort.

JULIEN, *bref.* — Eh bien ?

ADÉLAÏDE. — Ah ! je puis bien te l'avouer... oui, je suis atterrée.

JULIEN, *un peu inquiet.* — Réponds-moi franchement : Claire m'a-t-elle dit la vérité ? As-tu cédé seulement pour lui faire plaisir ? Ou vraiment t'a-t-elle convaincue ?

ADÉLAÏDE. — Mais que vas-tu chercher ? Laisse Claire tranquille ! La pauvre petite n'a rien à faire à cela.

JULIEN, *respirant.* — Tu me rassures ! Va, maintenant, je t'écouterai plus calmement.

ADÉLAÏDE. — Plus calmement ! Enfin, je le souhaite ! *(Soudain :)* Je viens de voir Marie-Berthe... Elle est venue me faire une confession.

JULIEN. — Une confession ?

ADÉLAÏDE. — Et quelle confession !

JULIEN. — Qu'est-ce qu'elle a donc fait ? Tu me surprends !

ADÉLAÏDE. — Ah ! j'hésite presque à te le dire.

JULIEN. — Mais Marie-Berthe est une sainte fille ?

ADÉLAÏDE. — Tu l'imagines, comme je le faisais moi-même.

JULIEN. — Qu'est-ce que tu dis ?

ADÉLAÏDE. — Marie-Berthe a commis un crime.

JULIEN, *haussant les épaules.* — Vous êtes folles toutes les deux ! Elle, de te l'avoir raconté. Toi, de l'avoir cru. Un crime ?... Marie-Berthe ?... Non, mais pourquoi pas toi ?

ADÉLAÏDE. — Si, Julien. Tout est vrai !

JULIEN. — Voyons ! voyons !

ADÉLAÏDE. — Il n'est pas douteux qu'elle ait commis une action qui, au nom près, vaut un crime.

JULIEN. — En quoi faisant, la malheureuse ?

ADÉLAÏDE. — Tu ne savais pas... non ! vraisemblablement... qu'elle avait — et elle me l'a rappelé — une grande facilité pour imiter les écritures.

JULIEN. — Elle a falsifié des comptes ?

ADÉLAÏDE. — Il ne s'agit pas de comptes.

JULIEN. — Et de quoi ?

ADÉLAÏDE. — Tu ne vois pas contre qui elle a pu employer cette diabolique facilité ?

JULIEN, *effleuré à peine par un soupçon et lentement.* — Non, je ne vois pas.

ADÉLAÏDE, *bas.* — Si, Julien ! *(Lentement :)* Ose y penser... Souviens-toi de la lettre d'Angèle.

JULIEN, *sans voix, la regardant.* — La lettre d'Angèle ? Cette lettre qu'elle niait avoir écrite ?

ADÉLAÏDE, *avec un soupir.* — Oui...

JULIEN, *tremblant.* — Ce n'est pas possible !

ADÉLAÏDE. — Hélas !

JULIEN, *se refusant soudain.* — Adélaïde ! je ne peux pas... je ne veux pas croire cela.

ADÉLAÏDE. — C'est pourtant bien contre Angèle qu'elle a mené son jeu.

JULIEN, *dans un sursaut.* — Contre Angèle ?... Mais pourquoi... pourquoi ?

ADÉLAÏDE. — Le sait-elle seulement ?... Elle a été poussée par je ne sais quel instinct abominable... *(Sans voix :)* Ah ! les cœurs, Julien, on ne sait pas de quoi ils sont capables.

JULIEN, *entêté.* — Mais, moi, je veux savoir... je veux savoir ce qu'elle avait contre elle ! Suppose qu'elle se soit mise à extravaguer ?

ADÉLAÏDE. — Écoute ! *(Assez lentement :)* Souviens-toi de ce flot de lettres anonymes qui submergea, il y a quelques années, ville et faubourg...

JULIEN, *tendu, attentif.* — Quel rapport ?

ADÉLAÏDE. — Tu vas comprendre. L'auteur de ces lettres, une institutrice, répondit, quand on la pressa de questions : « Je ne pouvais supporter le bonheur des autres. » Marie-Berthe, plus modeste dans le mal, ne s'est pas attaquée à toute une ville. Votre ménage lui a suffi.

JULIEN, *atterré.* — Notre ménage !...

ADÉLAÏDE. — Elle venait de perdre sa fortune. Tu te rappelles sa fureur... et son amertume ?

JULIEN. — Certes, oui ! Son argent... Dieu sait si elle l'a lamenté !

ADÉLAÏDE. — A ce moment tu formais avec Angèle un couple parfaitement heureux à quoi la vie ne refusait rien. Marie-Berthe m'a avoué : « Il fallait que j'abatte cette joie... Je n'ai pu résister ! »

JULIEN. — Quelle folle ! Quelle folle ! Mon Dieu ! avoir fait cela... S'attaquer à Angèle !... *(Lent et déchiré :)* Angèle... que je découvre... innocente !... *(Brusque, à Adélaïde :)* Mais quelles preuves a-t-elle données ?

ADÉLAÏDE. — Ah ! elles ne manquent pas !

JULIEN. — Mais sérieuses, irréfutables ?

ADÉLAÏDE. — Écoute-moi, plutôt ! Oui, tu as peine à me croire. Mais elle a attiré mon attention sur des détails que nous sommes tous les deux, seuls — toi et moi — à connaître.

JULIEN, *à peine.* — Lesquels ?

ADÉLAÏDE. — Rappelle-toi... Les barres des t qu'Angèle ne reconnaissait pas pour les siennes...

JULIEN, *sans voix.* — Les barres des t... C'est vrai.

ADÉLAÏDE. — Et l'accent circonflexe...

JULIEN, *douloureux.* — Oui... oui... je me rappelle... l'accent circonflexe...

ADÉLAÏDE. — Nous ne voulions pas y prêter attention.

JULIEN, *confondu.* — A-t-elle protesté contre ces minimes choses !

ADÉLAÏDE. — C'est elle qui avait raison. Pour le reste, Marie-Berthe m'a raconté qu'elle avait eu le papier à lettre mauve par l'intermédiaire de Sophie, cette bonne que j'ai mise à la porte presque aussitôt après le départ d'Angèle. C'est elle qui s'était chargée d'introduire la lettre dans le buvard.

JULIEN, *douloureux.* — Il faut donc la croire !

ADÉLAÏDE. — Tu penses que je ne t'aurais jamais révélé cela...

JULIEN. — Oui... si tu n'avais pas eu la certitude même des faits.

ADÉLAÏDE. — Hélas !

JULIEN, *cherchant.* — Mais pourquoi, aujourd'hui, Marie-Berthe est-elle venue subitement ?...

ADÉLAÏDE. — Ce matin elle a vu Claire.

JULIEN. — Eh bien ?

ADÉLAÏDE, *lentement.* — Claire lui a fait penser à Angèle. Et comme elle était déjà travaillée par des remords... et cela depuis longtemps... elle s'est dit : « Si je n'avais pas commis cet acte abominable... Angèle serait encore là ! »

JULIEN, *brusque.* — Ah ! tais-toi, Adélaïde, tais-toi !...

ADÉLAÏDE, *très douce.* — Je t'explique, mon petit...

JULIEN. — Oui, bien sûr ! Tu m'expliques ! Mais j'ai peine à supporter cette vision... *(Sans voix :)* Angèle serait là !

Court silence.

ADÉLAÏDE. — Allons ! Il vaut mieux que je m'arrête.

JULIEN. — Mais non ! Va jusqu'au bout !

ADÉLAÏDE, *en reculant.* — Tout cela est trop pénible pour toi.

JULIEN. — Tant pis ! Je veux savoir.

ADÉLAÏDE. — C'est bien parce que tu l'exiges...

JULIEN. — Après, Adélaïde, après ?

ADÉLAÏDE. — Marie-Berthe, rentrée chez elle, a lutté plusieurs heures contre elle-même. Enfin, de guerre lasse, brisée, comme une épave, elle est venue s'abattre chez moi, et elle m'a tout avoué.

JULIEN. — Ainsi, c'est la présence... *(bas et douloureux :)* de Claire ?

ADÉLAÏDE. — Oui !... Qui a été pour elle comme un remords vivant. *(Brusquement, très affectueuse :)* Comprends-tu, Julien, que lorsque tu m'as appelée j'étais sous le coup de la révélation.

JULIEN. — Oui. Oui. Je vois maintenant.

ADÉLAÏDE. — Je n'ai peut-être pas écouté, avec toute l'attention que tu attendais, la décision que tu venais de prendre. Pardonne-moi, j'avais la tête ailleurs.

JULIEN, *suivant sa pensée.* — Mais non !... Mais non !

ADÉLAÏDE. — Comme toi, maintenant.

JULIEN. — Qu'est-ce que tu dis ?

ADÉLAÏDE. — Oui. Tu ne m'écoutes plus.

JULIEN. — Je songe à elle...

ADÉLAÏDE. — A qui, mon petit ?... *(lentement :)* à Claire ?

JULIEN. — Et non pas ! Je songe à Angèle.

ADÉLAÏDE, *avec un geste pénible.* — Ah !

JULIEN, *en dedans.* — Angèle que j'ai accusée, comme une brute !

ADÉLAÏDE. — Comment pouvais-tu te méfier ?

JULIEN, *avec colère, âpre contre lui-même.* — Quoi ! Le buvard ? La lettre ? L'écriture ? Et après !... Je ne devais rien croire puisqu'elle m'affirmait que c'était faux !

ADÉLAÏDE. — Tu étais quand même excusable.

JULIEN, *furieux.* — Non ! Je n'étais pas excusable. Je n'avais jamais eu rien à lui reprocher. Elle m'aimait, j'aurais dû la garder. Et j'ai eu le courage... de la repousser, tu te rappelles... le soir où elle s'attachait à moi !... Non ! Je ne puis rien contre cela : c'est moi qui l'ai tuée !

ADÉLAÏDE. — Toi ! Que vas-tu inventer ? Tu sais bien qu'elle est morte d'une maladie de cœur.

JULIEN. — Oh ! je t'en prie, Adélaïde, ne va pas me chercher d'excuse.

ADÉLAÏDE, *fermée.* — Il faut être juste, même envers soi-même.

JULIEN. — Non. Cela ne serait pas être juste... mais lâchement indulgent.

ADÉLAÏDE. — Si elle n'avait pas eu le cœur faible, Angèle serait encore vivante.

JULIEN. — Qu'en sais-tu ? Le chagrin ronge les plus solides.

ADÉLAÏDE, *se dominant.* — Je ne dis pas. Mais je ne veux pas que tu t'accuses ainsi de sa mort. J'admettrais, à la rigueur, des torts...

JULIEN. — Eh bien ! non. Je ne veux pas de cela ! *(Au comble de la colère :)* C'est moi !... C'est moi qui l'ai tuée !

Il sanglote longuement.

ADÉLAÏDE, *s'approchant de lui et le touchant à l'épaule, très grave.* — Et moi ?

JULIEN, *relevant la tête.* — Quoi ?

ADÉLAÏDE. — Que pourrais-je dire ?

JULIEN. — Tu es en dehors de cela !

ADÉLAÏDE. — Moi... qui aurais dû être pour toi la sage conseillère !

JULIEN, *haussant les épaules.* — Qu'as-tu donc à te reprocher ?

ADÉLAÏDE. — De n'avoir pas, auprès de toi... défendu Angèle.

JULIEN. — Bah !

ADÉLAÏDE. — Oui ! Les apparences ?

JULIEN. — L'aurais-je acceptée de toi, cette défense ?

ADÉLAÏDE. — Et qu'importe !

JULIEN. — Je t'aurais soupçonnée, à coup sûr, d'indulgence.

ADÉLAÏDE. — Eh bien ! tant pis pour moi !

JULIEN. — Et peut-être de complicité.

ADÉLAÏDE. — Soit ! J'aurais subi tes attaques.

J'aurais souffert pour vous deux, mais tu ne serais pas où tu en es... à te morfondre et à te frapper...

JULIEN. — Je t'en conjure, laisse ces scrupules !

ADÉLAÏDE. — Je pense à ce que j'aurais pu faire. Et malgré moi je songe à demain...

JULIEN. — Que veux-tu dire ?

ADÉLAÏDE, *lentement.* — Trouveras-tu, maintenant, auprès de Claire, cette espérance que tu guettais : la revanche de ton passé ?

JULIEN, *avec un rire sec.* — La revanche ?...

ADÉLAÏDE. — Tu vois... tu en ris toi-même, douloureusement. Et l'amour qu'elle va t'apporter, mon pauvre Julien, et qui te semblait une compensation,

JULIEN, *sans voix.* — Une compensation ?

ADÉLAÏDE. — Aura-t-il la même saveur ? *(Geste de Julien.)* Ah ! reconnais que je dis vrai...

Court silence.

JULIEN, *les regards perdus et sourdement.* — Cela est si vrai... que mon bonheur est fini...

ADÉLAÏDE. — Fini... non !

JULIEN. — Tout est changé.

ADÉLAÏDE, *vive.* — Mais qu'est-ce qu'il y a de changé ? Voyons ! c'est moi qui t'ai effrayé ?

JULIEN, *très lentement.* — Puis-je encore épouser Claire ?

ADÉLAÏDE. — Que dis-tu ?

JULIEN. — Non !

ADÉLAÏDE. — Tu es fou !

JULIEN. — Je vois mon devoir. Mon devoir précis : expier !

ADÉLAÏDE. — Veux-tu bien te taire !

JULIEN, *avec une ardeur tout intérieure.* — Je ne peux pas laisser ce qui est ma vie véritable. Je veux vivre avec Angèle.

ADÉLAÏDE. — Songe à ce que tu dis !

JULIEN. — Je sais ce que je dis. Il n'est plus ici un seul portrait d'Angèle. Je veux les retrouver tous. *(Un peu bas :)* Je n'aurai jamais plus d'autre compagne.

ADÉLAÏDE. — Julien ! Ne fais pas cela !

JULIEN. — Quoi ? Tu voudrais que j'épouse Claire ! maintenant que je sais...

ADÉLAÏDE. — Tu le peux encore.

JULIEN. — Mon bonheur !

ADÉLAÏDE. — Il ne sera plus le même ! Voilé, certes...

JULIEN, *lui coupant la parole.* — Non ! Je n'en veux pas ! S'il était ainsi il me ferait horreur... *(Lentement)* et il y a pire.

ADÉLAÏDE. — Quoi encore ?

JULIEN, *avec rage.* — C'est que je serais capable d'oublier... entends-tu ? D'être heureux — même après ça. Oui ! Plus le sacrifice sera dur, et plus j'aurai conscience de payer ce que je dois.

ADÉLAÏDE. — Mais tu n'as pas à te punir. *(Un peu bas :)* J'expierai pour deux.

JULIEN. — Toi ?

ADÉLAÏDE. — Si, je le dois. D'ailleurs, vois déjà... ne suis-je pas touchée ? Si Angèle était restée nous aurions continué notre vie commune.

JULIEN. — Certes !

ADÉLAÏDE. — Aujourd'hui que, par ma faute... *(geste de Julien)* ...ou presque... Claire succède à Angèle, je te vois t'éloigner... *(Nouveau geste de Julien.)* Mais si ! J'accepte, je te l'ai dit... Mais si quelqu'un doit pâtir, que ce soit moi ! Cela suffit !

JULIEN, *net.* — Eh bien ! je me refuse à ton sacrifice. Je l'avais accepté pour donner satisfaction à Claire... parce que je me croyais libre, et même mieux... autorisé de revivre ! *(Un peu bas :)* Tu vois que je ne me fais pas meilleur que je ne suis. J'avoue ma faiblesse. *(Redressé :)* Mais aujourd'hui, ah ! non. C'est moi seul qui dois porter ma peine. Tu n'as pas à expier pour moi.

ADÉLAÏDE. — Penses-tu à la douleur de Claire ?

JULIEN, *sans voix.* — Je la mesure.

ADÉLAÏDE. — Crois-tu si facilement y renoncer ? Tu l'aimais, tu l'aimes encore. *(Geste vers Claire.)* Regarde-la !

JULIEN, *se détournant.* — Non ! non ! J'aurai le courage.

ADÉLAÏDE, *dans un cri.* — Ah ! j'aurais dû me taire, et tout garder pour moi !

JULIEN. — M'empêcher de savoir la vérité ?

ADÉLAÏDE. — Oh ! j'ai hésité, je ne voulais pas te troubler.

JULIEN. — Tu aurais commis une grave faute envers moi.

ADÉLAÏDE. — C'est ce que j'ai pensé. Je ne pouvais pas laisser la mémoire d'Angèle sous cette accusation.

JULIEN. — Je te remercie de ton courage.

ADÉLAÏDE. — Oh !

JULIEN. — Si ! Je conçois qu'il était pénible.

ADÉLAÏDE. — Si peu à côté du tien !

JULIEN. — Maintenant que ma détermination est prise il me semble qu'il fut facile.

ADÉLAÏDE. — Mais rien n'est encore fait.

JULIEN, *vif.* — Je t'ai dit...

ADÉLAÏDE. — C'est à Claire qu'il faut le dire.

JULIEN. — Eh bien, oui !

ADÉLAÏDE. — Il faut l'articuler, Julien.

JULIEN. — Je l'obtiendrai de moi.

ADÉLAÏDE. — Et si, comme il est possible, elle trouve les mots qu'il faut pour te convaincre de ta folie... ces mots que, moi, je n'ai pas su trouver...

JULIEN. — Je ne les entendrai pas.

ADÉLAÏDE. — Et si elle tend ses bras vers toi, ses jolis bras que tu regardais à table, ce matin... vivre, comme ils vivront demain autour de toi ?

JULIEN. — Je saurai les écarter.

ADÉLAÏDE. — Ah ! tu ne l'empêcheras pas de se défendre comme une pauvre femme tout amoureuse de toi.

JULIEN, *dur.* — As-tu fini de plaider pour elle ? Te rends-tu compte du lâche que tu veux faire de moi ? *(Avec violence :)* Je ne céderai pas !

Court silence.

ADÉLAÏDE, *reculant.* — Ne m'en veuille pas maintenant, Julien... mais tu viens de me parler si durement que je ne sais plus que penser.

JULIEN, *déchiré.* — Pardonne-moi... je souffre !

ADÉLAÏDE. — Oh ! c'est bien parce que je le devine...

JULIEN. — Mais cette souffrance-là passera. Il ne me restera que celle d'avoir méconnu Angèle.

ADÉLAÏDE. — Ah ! c'est elle dont j'ai peur !

JULIEN. — Mais tu sauras l'apaiser... puisque, à nouveau, nous allons rester tous les deux, seuls.

ADÉLAÏDE, *sans voix.* — Julien !

JULIEN. — La vie ne veut pas nous séparer. Au point où nous allions trancher... elle nous rejette l'un vers l'autre.

ADÉLAÏDE. — Ainsi c'est encore moi qui vais être la plus heureuse, malgré ce que j'aurai dû endurer. Ah ! je n'ose croire à ce que tu dis.

JULIEN. — Tu vas l'entendre.

ADÉLAÏDE, *presque suppliante.* — Ecoute encore.

JULIEN, *net.* — Cette fois, non ! *(Allant à la porte du jardin :)* Claire !... Oui !... Vous pouvez revenir. *(Claire entre.)* Excusez-moi de vous avoir fait attendre si longuement.

CLAIRE, *sur ses gardes.* — Je vois, à votre ton, que vous n'avez pas une bonne nouvelle à m'apprendre.

JULIEN. — Non, Claire, ce n'est pas une bonne nouvelle.

CLAIRE, *regardant Adélaïde.* — Vous m'aviez promis, Julien...

JULIEN. — Non. Ne cherchez pas à prévoir... Depuis quelques instants il est un fait nouveau que nous ignorions tous les trois.

CLAIRE, *anxieuse.* — Et qui semble vous accabler ?

JULIEN. — Oui.

ADÉLAÏDE. — Vous allez en juger vous-même.

JULIEN. — Il s'agit d'Angèle.

CLAIRE. — Angèle ?

JULIEN. — Je viens d'apprendre qu'elle était innocente. *(Mouvement de Claire.)* Il vous est difficile de me croire ?

CLAIRE. — Mais... *(regardant Adélaïde)* qui a pu ?...

JULIEN. — Oui, c'est Adélaïde qui me l'a appris.

CLAIRE, *interdite.* — Comment ? Votre sœur ?

JULIEN. — Vous ne comprenez pas ?

ADÉLAÏDE, *très calme, triste.* — Oui, c'est moi qui ai rapporté à Julien ce que Marie-Berthe... il y a quelques minutes à peine... vient de me révéler. Angèle était innocente, car la lettre était fausse. Tout a été exécuté par Marie-Berthe.

JULIEN. — Si elle ne s'était accusée elle-même, je me refuserais à croire à ce crime.

CLAIRE, *se dominant, directe.* — Je comprends, Julien, votre émotion. Et vous regrettez, sans doute, de n'avoir pas accordé plus de confiance à celle qui vous aimait. *(Tournée vers Adélaïde :)* N'est-ce pas, mademoiselle ?

ADÉLAÏDE. — Certes !

JULIEN. — Oui, Claire, nous sommes tous d'accord. Je regrette mon stupide entêtement, et je m'en accuse.

CLAIRE, *émue, à Julien.* — Moi, je suis confuse d'avoir, à l'instant, mal interprété votre peine.

JULIEN, *triste.* — Non !... Je vous ai dit que c'était une mauvaise nouvelle que je vous apportais.

CLAIRE. — Mais, ce n'est point...

JULIEN. — Non ! Ce n'est point l'innocence d'Angèle, qui me serait presque douce malgré mes remords... *(Bas :)* C'est la condamnation que je m'inflige.

CLAIRE, *interdite.* — Vous voulez vous punir ?

JULIEN. — Vous l'avez dit.

ADÉLAÏDE, *bas.* — Hélas !

CLAIRE, *sans voix.* — Vous punir ? Mais comment ?

JULIEN, *déchiré.* — En me refusant ce bonheur que vous pouviez m'apporter, et que je ne mérite plus !

CLAIRE, *dans un cri de douleur.* — Julien !

JULIEN, *l'écartant.* — Non, Claire, Laissez-moi vivre de mes souvenirs.

CLAIRE, *douloureuse, haletante.* — C'est impossible ! Vous ne me repousserez pas ! Julien, je vous aime !

JULIEN, *se dominant, grave.* — Je le sais.

CLAIRE, *se dominant soudain.* — Dites-moi la vérité ! Est-ce bien vous qui avez décidé cela ?

JULIEN, *surpris.* — Oui. Moi seul.

CLAIRE. — Et, qui en avez eu l'idée ?

JULIEN. — Encore moi. Mais, Claire, que cherchez-vous ?

CLAIRE, *sans voix.* — Rien. Je vous crois.

ADÉLAÏDE, *tristement.* — Oh ! vous pouvez le croire.

JULIEN. — Claire, il y a mieux pour votre repos. Si j'ai pu maintenir ma volonté, ce n'est pas sans une âpre lutte avec Adélaïde... qui, elle, voulait que je ne renonce pas à vous.

ADÉLAÏDE, *comme dans un reproche.* — Julien !

Court silence.

JULIEN. — Vous avez entendu, Claire, ce que je vous ai dit ?

CLAIRE. — Oui.

JULIEN. — J'aurais souhaité que, pour ma sœur, vous eussiez au moins... un mot de reconnaissance.

CLAIRE, *sans voix.* — On remercie qui risque pour vous.

JULIEN, *presque indigné.* — Oh ! Claire !...

ADÉLAÏDE. — Laisse cela, Julien.

JULIEN, *douloureux.* — Dites-moi que vous regrettez vos paroles. Je ne voudrais pas garder de vous le souvenir d'un être injuste.

CLAIRE. — Que vous importe ce que je pense, puisque vous ne m'aimez plus.

JULIEN. — Si, Claire, je vous aime ! Mais je sacrifie ma tendresse à ce qui s'impose à moi comme un devoir intime.

CLAIRE. — Si vous m'aimiez vraiment vous ne me laisseriez pas partir.

JULIEN. — Je vous aime, Claire, et j'eusse tant souhaité votre compréhension !

CLAIRE, *âpre.* — Ma souffrance vous gêne.

JULIEN, *sans voix.* — Ah ! c'est indigne de vous !

ADÉLAÏDE, *dans un cri.* — Claire ! Est-ce possible ?

CLAIRE, *surprise.* — Comment ?

ADÉLAÏDE, *rapide.* — Je pensais que Julien n'avait pas dit son dernier mot.

CLAIRE, *ironique.* — Vous l'espériez ?

JULIEN, *avec reproche.* — Claire !

ADÉLAÏDE. — Oui ! Je l'espérais, et j'attendais de vous quelques paroles qui l'eussent touché. Alors, mon intervention était facile et j'obtenais de lui... *(Assez lentement :)* ce que vous venez de perdre définitivement.

CLAIRE, *sèche.* — Hélas ! n'est-ce pas ?

JULIEN, *indigné.* — Mais, vous rendrez-vous à tant de bonté !

CLAIRE, *cinglante.* — A tant de bonté ?

ADÉLAÏDE, *s'interposant.* — Julien, laisse Claire tranquille. Attends que le calme soit revenu en elle. Elle regrettera ce qu'elle a dit.

CLAIRE, *hors d'elle.* — Assez ! assez ! assez !

Elle tombe assise en pleurant sur un siège.
Court silence.

JULIEN. — Claire, vous êtes venue ici comme une invitée... et vous insultez presque ma sœur qui n'a parlé que pour vous défendre. Voulez-vous réfléchir à votre attitude ?

Long silence.

CLAIRE, *lentement.* — Je vous demande pardon, Julien, du mal que j'ai pu vous faire. *(Bas:)* Vous-même venez de m'en faire un si profond que j'ai perdu tout contrôle de moi-même. *(Avec plus de force :)* Mais, maintenant que je reviens, je me dois d'être calme. *(A Adélaïde :)* Oui, très calme.

ADÉLAÏDE, *sourire triste.* — Vos attaques injustes n'ont pas marqué. Je ne vous en veux pas. Pas plus que Julien. N'est-ce pas ?

JULIEN, *cédant un peu.* — Non, sans doute...

CLAIRE, *sans les regarder.* — Je vous en sais gré, à tous les deux. *(Lentement :)* Je commence lentement, mais je commence à m'habituer à cette idée... *(Bas :)* Je ne serai pas la femme de Julien !

JULIEN, *touché malgré lui.* — Claire !

CLAIRE, *ferme.* — Si, Julien, je comprends votre scrupule. Je dirai presque que je l'admire. Et moi aussi, je pense à Angèle. C'était mon amie.

ADÉLAÏDE. — Il vous est doux de la savoir innocente ?

CLAIRE, *calme.* — Oui. Très doux. Mais un devoir — et vous le comprendrez tous les deux — s'impose à moi... La venger.

JULIEN, *surpris.* — La venger ?

CLAIRE. — N'est-ce pas normal ?

ADÉLAÏDE. — Qu'entendez-vous par là ?

CLAIRE, *nette.* — Je veux la vérité, la vérité complète.

JULIEN. — Nous l'avons, ma pauvre Claire !

ADÉLAÏDE. — Marie-Berthe ne m'a rien caché. Sont-ce les détails que vous voulez ?

CLAIRE. — La façon dont elle a accompli son crime ? Non ! Cela ne m'intéresse pas ! *(Nette :)* Ce n'est pas l'exactitude des moyens que je cherche, mais le but poursuivi.

JULIEN. — Adélaïde me l'a fait comprendre. Marie-Berthe est une égarée, une malfaisante.

CLAIRE. — Je ne la connais pas beaucoup. Mais je ne saurais me contenter d'une aussi vague explication.

JULIEN. — Que pensez-vous ?... Qu'elle poursuivait un but précis ?

CLAIRE. — Elle ? Non !

JULIEN. — Mais elle était seule.

CLAIRE. — Qu'en savez-vous ? *(Directe, à Adélaïde :)* Je vous en fais juge aussi, mademoiselle. Qu'en savez-vous ?

ADÉLAÏDE, *très simple.* — Marie-Berthe a été aujourd'hui d'une sincérité émouvante. Pourquoi eût-elle négligé une partie de la vérité ?

JULIEN. — Oui, je ne vois pas ce qui justifierait chez elle une réticence ?

ADÉLAÏDE, *vivement.* — Et pourquoi se serait-elle chargée, si elle avait pu, sur une autre personne, faire peser la responsabilité ?

JULIEN. — Il me semble que cela est fort juste. Qu'en pensez-vous, Claire ?

CLAIRE. — Elle n'a peut-être pas tout dit, pour ne point subir les rancunes d'un ou d'une complice.

JULIEN. — Qui en voulait à Angèle ?

CLAIRE, *fermée.* — Je ne connais pas très bien la ville. Cherchez.

JULIEN. — Je ne vois personne... *(A Adélaïde :)* Et toi ?

ADÉLAÏDE. — Je ne lui ai su aucun sujet de dispute avec quelqu'un.

CLAIRE. — Il est des haines qui couvent.

JULIEN, *voulant la calmer.* — Je crois, Claire, que dans l'ardeur que vous mettez à défendre votre amie vous appelez un peu trop à vous votre imagination. Angèle a été la victime d'une malheureuse. Je ne crois pas qu'il y ait à chercher plus loin.

CLAIRE. — Si j'insiste, ce n'est point tant pour la mémoire d'Angèle que pour vous libérer.

JULIEN, *regardant Adélaïde.* — Me libérer ?

ADÉLAÏDE, *très lentement.* — Je ne vois pas ?...

CLAIRE. — S'il y a parmi vos proches un être indigne, je veux le démasquer.

JULIEN. — Si vous connaissiez nos amis !

CLAIRE. — N'aviez-vous pas confiance en Marie-Berthe ?

JULIEN. — Voyons, Claire ! Vous m'effrayez de cet entêtement.

ADÉLAÏDE, *très calme.* — Mais, Julien, à la réflexion... pourquoi pas ?

JULIEN, *surpris.* — Tu pencherais ?...

ADÉLAÏDE. — Sait-on jamais ! J'ai l'impression très nette qu'elle est seule coupable. Son désespoir n'était pas celui d'une complice. Cependant... *(Regardant sa montre :)* Oui. Marie-Berthe est certainement chez elle. Je vais aller la chercher.

JULIEN, *à regret.* — Si tu veux.

ADÉLAÏDE, *à Claire.* — Cela vous va-t-il ?

CLAIRE, *fermée.* — Non.

JULIEN, *surpris.* — Comment, non ?

CLAIRE. — L'entendre, ici ? Oui... Mais j'aurais mieux aimé que vous la fissiez chercher.

JULIEN. — Pourquoi ?

CLAIRE. — Je crains qu'elle ne supplie votre sœur de la laisser en paix. *(A Adélaïde :)* Et comme vous — n'est-ce pas, mademoiselle ? — vous êtes pour elle pleine d'indulgence... *(Geste d'Adélaïde.)* Si ! C'est votre amie, malgré tout... Vous ne la ramèneriez peut-être pas. *(Vivement :)* Vous le regretteriez certainement, mais...

JULIEN, *agacé.* — Je ne vois pas pourquoi, Claire, vous imaginez encore !

ADÉLAÏDE, *l'arrêtant.* — Attends... *(Lentement:)* Claire a peut-être raison. Je me laisserais émouvoir. *(Vivement :)* Dis à Laurent d'aller la prévenir que nous l'attendons... Ou plutôt, que je l'attends. Elle s'imaginerait que c'est toi qui veux lui parler et se refuserait à venir.

JULIEN. — Soit ! Je soutiendrai sa vue ici même si vous le voulez toutes les deux. *(A Claire :)* Je

pense maintenant que vous êtes d'accord avec ma sœur ?

CLAIRE. — Maintenant, oui.

ADÉLAÏDE, *avec un sourire.* — Il n'est que de s'expliquer.

JULIEN. — Je vais donner l'ordre à Laurent. *(Comme il se dirige vers la porte du jardin :)* Mais c'est lui précisément... il court...

Laurent paraît précipitamment à l'entrée.

LAURENT, *sans voix.* — Ah ! monsieur ! Quelle nouvelle !

JULIEN. — Quoi ?

LAURENT, *haletant.* — Mlle Marie-Berthe... s'est suicidée.

ADÉLAÏDE, *bas.* — La malheureuse !

CLAIRE, *dans un cri.* — Ce n'est pas possible !

JULIEN, *presque dans le même temps.* — Parle, Laurent !

LAURENT. — Monsieur, elle est dans le coma... enfin quasi morte.

ADÉLAÏDE, *comme frappée.* — Ah ! j'en avais le pressentiment.

CLAIRE, *presque dans le même temps.* — Ce n'est pas possible ! Ce n'est pas possible !

JULIEN, *même jeu.* — Laissez-le parler, Claire ! *(A Laurent :)* Voyons ! nous t'écoutons !

LAURENT, *un peu plus assuré.* — Eh bien !... elle s'est empoisonnée.

CLAIRE, *bouleversée.* — Laurent, en êtes-vous sûr ?

JULIEN. — S'il le dit !

LAURENT. — Je viens de l'apprendre, mademoiselle... Il n'y a pas de doute. Elle s'est étendue sur son lit et a dû absorber le contenu d'un petit flacon qu'on a trouvé par terre. On ne sait pas de quoi. Ça a été foudroyant. Le docteur a dit qu'elle était perdue.

CLAIRE, *répétant machinalement.* — Ce n'est pas possible !

JULIEN. — Dis-moi, Laurent, comment explique-t-on la chose ? Les voisins ? Que disent-ils ?

LAURENT. — Oh ! ça ne les a pas étonnés. Elle était à court d'argent. Son neveu lui prenait tout, à ce qu'on dit. Et puis elle avait les huissiers à la porte. La misère, quoi !

JULIEN, *vivement.* — Oui. C'est en effet l'explication la plus plausible. *(A Adélaïde :)* Il faudra que tu te rendes près d'elle.

ADÉLAÏDE, *comme frappée et sans voix.* — Oui.

JULIEN. — Eh bien, merci, Laurent.

LAURENT. — Oh ! il n'y a pas de quoi, monsieur. C'est moi qui regrette d'avoir porté cette mauvaise nouvelle. La pauvre demoiselle... elle était bien, comme qui dirait, un peu chapardeuse... mais c'était une brave femme. C'est navrant !

Il sort.

JULIEN. — Claire, ne soyez donc pas atterrée. Sa mort est logique.

CLAIRE, *presque sans connaissance.* — C'est effroyable...

JULIEN, *grave.* — Somme toute, justice est faite. Si votre amitié avait quelques inquiétudes elle doit pouvoir se calmer. Angèle n'avait pas d'autre ennemie... par contre-coup, moi non plus. *(A Adélaïde :)* C'est aussi ton avis, Adélaïde ?

ADÉLAÏDE, *immobile.* — Oui.

CLAIRE, *très lentement.* — C'est vrai, je m'étais imaginé qu'elle aurait pu parler plus longuement qu'elle n'avait fait. Mais elle est morte. Sans doute, me suis-je trompée. Et je n'ai plus qu'à m'excuser de cette recherche... qui a pu vous paraître... insolite, sinon ridicule.

JULIEN. — Oh ! nullement !

ADÉLAÏDE. — Surtout pas ridicule puisque moi, la première...

CLAIRE, *très lentement.* — C'est vrai. Je vous aurais presque convaincue. Mais laissons cela. *(Et maintenant la regardant bien en face :)* Que ma pensée pour être juste — cette fois elle ne se trompera pas, hélas ! — aille vers vous, mademoiselle, vers votre peine.

JULIEN. — Vous le lui devez bien un peu, Claire, pour l'avoir malmenée... ma pauvre Adélaïde !

CLAIRE, *sans la quitter du regard.* — Oui ! Je pense à vous. Vous perdez une amie, et une amie qui vous fut précieuse.

ADÉLAÏDE, *sans la regarder, et bas.* — Je l'ai beaucoup aimée.

CLAIRE. — Et je vous plains encore, mademoiselle, parce que vous songerez peut-être que dans votre indignation... celle que vous avez eue devant son aveu... vous avez été — qui sait ? — un peu sévère. Votre cœur ne s'inquiétera-t-il pas d'avoir été, oh ! indirectement, pour quelque chose dans sa mort ?

JULIEN, *vivement.* — Oh ! je ne crois pas que...

CLAIRE. — Je me permets de plaindre votre sœur si ce doute devait rester en elle.

ADÉLAÏDE, *toujours même attitude.* — J'ai été pour Marie-Berthe strictement ce que je devais être.

CLAIRE. — Je suis heureuse que votre conscience, à tout le moins, atténue la douleur que vous avez de la perdre. Peut-être aurez-vous moins de force quand vous vous trouverez, dans quelques instants, face à face avec elle.

ADÉLAÏDE, *très bas.* — Je sens qu'il me faudra du courage.

JULIEN. — Mon affection te soutiendra.

CLAIRE, *à Julien.* — Oui ! Vous ferez bien de veiller sur elle parce que je sais, pour en avoir vu, l'horrible spectacle que donnent les empoisonnés. Alors que les autres morts, habituellement, reposent dans le calme, leur figure, au contraire, est décomposée.

ADÉLAÏDE, *sous le coup et sans voix.* — Je le crois. Oui...

Elle tombe brusquement sur un siège.

JULIEN, *dans un cri.* — Adélaïde ! Vite, Claire, demandez des sels !

ADÉLAÏDE, *sans voix, d'un geste.* — Non !

CLAIRE. — Vous ne voulez pas que j'appelle Louise.

ADÉLAÏDE. — Non.

JULIEN. — Ne parle pas ! Repose-toi ! Toutes ces émotions t'ont brisée... Et puis, Claire, vous avez été maladroite !

ADÉLAÏDE, *à Julien et encore bas.* — Qu'y a-t-il ? Tu lui cherches querelle ?

JULIEN. — Non ! Mais je regrette...

ADÉLAÏDE. — Ne regrette rien. *(A Claire :)* Et vous, Claire, vous n'avez pas été maladroite. *(Comme en une confidence que Claire pourrait seule comprendre :)* Vous avez raison de craindre pour moi, cette vision de Marie-Berthe n'est pas prête à s'affaiblir.

JULIEN, *pressant.* — Ne prends pas cela trop à cœur..., cette mort ne doit pas...

ADÉLAÏDE. — Tais-toi, Julien ! *(Tournée à nouveau vers Claire, et dans la même attitude que précédemment :)* Cette mort ? Vous avez compris, Claire, que ma vie, désormais, lui ferait une part de souvenir. Il faut que la leçon de Marie-Berthe reste. La malheureuse avait obtenu ce qu'elle avait voulu, mais il est des triomphes épuisants... *(dans un cri sourd :)* et, finalement, tout se paie.

Elle pleure longuement, le visage dans ses mains.

JULIEN, *pitoyable.* — Ma pauvre amie !... *(Tourné douloureusement vers Claire :)* Ah ! Claire... Pardonnez-moi cette épouvantable journée !

CLAIRE, *après avoir jeté un regard sur Adélaïde qui semble perdue dans son émoi, et attirant Julien de côté, à voix basse.* — Vous m'avez dit : « La seule coupable n'est plus. » Pourquoi voulez-vous encore vous punir ?

JULIEN, *un peu bas.* — Ah ! Claire, ne troublez pas ma volonté !

CLAIRE, *même jeu.* — Je pars ce soir. Raccompagnez-moi à la gare. *(Un peu mystérieuse :)* Nous parlerons en chemin.

JULIEN, *bas et douloureux.* — Ne comptez pas me troubler.

CLAIRE, *dans un ultime espoir.* — Il vous faut réfléchir, Julien, me promettre de correspondre encore avec moi. Il est nécessaire que je vous parle, et seule. *(Insistant :)* Pour cela, demain, il serait trop tard...

JULIEN, *douloureux, un peu hésitant.* — Tout est inutile, Claire... *(Il accède cependant à sa demande.)* Enfin... *(Se tournant lentement vers sa sœur :)* Adélaïde, veux-tu que Louise te tienne compagnie ? Oui, le temps que je raccompagne Claire à la gare... Je reviens tout de suite.

ADÉLAÏDE, *qui depuis quelques secondes a perçu vaguement leur conversation à voix basse.* — Mais... je ne saurais laisser... partir Claire... ainsi. *(Dans un effort :)* Je vais avec vous !

CLAIRE, *protestant.* — Je vous en prie !...

JULIEN. — Pas d'imprudence !

ADÉLAÏDE, *avec peine.* — Je me sens... un peu mieux. *(A Claire :)* Je n'ai pu... ce matin... aller vous chercher. C'est le moins... que ce soir, je répare. Je me méfie... du « qu'en dira-t-on » ... des petites villes.

JULIEN. — Sans doute ! Mais quand il s'agit de toi !... Et puis, Claire comprendra fort bien que tu restes ici.

CLAIRE. — Écoutez Julien, mademoiselle ! Si vous devez faire un effort, allez plutôt auprès de votre amie. Vous êtes plus obligée envers elle qu'envers moi.

JULIEN. — Cela est juste.

ADÉLAÏDE, *sans les regarder.* — Chacun garde la notion de ce qu'il doit.

JULIEN. — Sans doute.

ADÉLAÏDE, *se dominant.* — Merci, Claire. Je n'irai... qu'à mon retour de la gare. Ainsi... j'aurai fait ce dont... avec un entêtement charmant... vous voulez me dispenser... *(tâchant de raffermir sa voix)* et je serai... plus assurée... quand je vous aurai conduite... à votre train.

JULIEN, *à Adélaïde qui se soulève avec peine.* — Tu es encore tout émue ! Auras-tu assez de courage ?

ADÉLAÏDE, *lente et ironique pour elle.* — Du courage ?... *(Puis comme si elle se parlait à elle-même :)* Demain il faudra bien vivre... *(Voix montante :)* Vivre avec tout ce mal qui a été fait... contre quoi je ne puis rien... qui est là... qui sera toujours là !...

JULIEN, *déchiré.* — Je t'en supplie !...

ADÉLAÏDE, *même jeu.* — ... Et puis, il faudra prier pour les mortes... toutes les mortes !

JULIEN, *dans un cri.* — Adélaïde !

ADÉLAÏDE, *même jeu.* — Et puis... il faudra marcher... dormir... *(Dans un cri d'effroi :)* Dormir !... Ah ! dormir !...

JULIEN, *suppliant.* — Ne te désespère pas... J'aurai besoin de toi !...

Court silence.

ADÉLAÏDE, *comme revenant à elle, et plus calme.* — Oui ! Tu vois... qu'il me faudra... du courage. *(Soudain farouche :)* Alors, autant aujourd'hui !...

CLAIRE, *dans une dernière tentative, mais déjà faiblissant devant cette puissance qui la subjugue.* — Vos forces vous manqueront, mademoiselle !

ADÉLAÏDE, *s'appuyant au dossier d'un siège et faisant face.* — Non ! J'irai... jusqu'au bout !

CLAIRE, *soudain comme dépouillée de toute espérance et presque ironique pour elle-même et sa défense vaine, à voix sourde.* — Eh bien, soit !

JULIEN. — Tu marches à peine... Prends mon bras !

ADÉLAÏDE, *prenant le bras de Julien et d'une voix soudain brisée, mais qui ne renonce pas.* — Et nul... ne pourra dire, Claire... que je vous ai fait une avanie.

Claire, résignée, mais plus hautaine que douloureuse, recule lentement vers la salle à manger, tandis qu'Adélaïde, au bras de Julien, s'avance, livide.

RIDEAU

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE devant la critique

Pendant des années, Jean François-Jeantet, qui dirigeait à Bordeaux, dont il est originaire, une maison de décoration, avait écrit des pièces pour lui seul. Jamais il n'avait essayé de les faire représenter et n'avait même jamais tenté de les soumettre à un comité de lecture de théâtre. Mais en 1937 une rencontre avec Lugné-Poe l'incita à sortir de sa réserve.

Quelques années plus tard — en 1941 — *Sébastien*, interprété par Annie Ducaux et Jacques Dumesnil, était représenté au théâtre de l'Œuvre et atteignait allégrement la centième. De même, en 1943, *Edith*, jouée au Vieux-Colombier par Germaine Dermoz, arrivait à quatre-vingts représentations. *Mademoiselle Adélaïde* est donc la troisième pièce de Jean François-Jeantet jouée à Paris.

L'accueil fait par la presse à *Mademoiselle Adélaïde* fut assez divers. Un grand nombre de critiques en effet lui reprochèrent de rappeler les pièces de Mauriac, *Frénésie*, de Peyret-Chapuis, ou même *Les Parents terribles*, de Cocteau. Ils avaient tout simplement négligé le fait suivant : toutes les œuvres de François Mauriac ont été représentées après 1936, année pendant laquelle fut écrite *Mademoiselle Adélaïde*. Quant à *Frénésie*, elle date de 1938 et la pièce de Cocteau, elle, fut créée en 1939.

Justice fut cependant rendue à l'œuvre de Jean François-Jeantet, en particulier par Pierre Lassieur, qui, dans *Climats*, écrivait :

« J'ai été étonné de voir que mes confrères de la presse quotidienne ne partageaient pas l'enthousiasme qui m'a saisi dès les premières répliques de la pièce de M. Jean François-Jeantet. « Banale, ennuyeuse, pleine de » lieux communs », tels sont les adjectifs que j'ai relevés le plus souvent à son propos. Ils n'ont rien changé à mon opinion, qui est qu'il s'agit là d'une œuvre très forte, sinon très originale, bien écrite, bien jouée, d'un intérêt quasi constant, et qui ressemble à ce que M. François Mauriac aurait pu faire au théâtre s'il y avait amené le talent qu'il met à ses romans.

» *Mademoiselle Adélaïde*, dont le titre évoque une comédie légère, est bien autre chose, un de ces drames familiaux à base de passions inavouables qui, de la *Phèdre* de Racine aux *Parents terribles* de M. Jean Cocteau, ont alimenté la scène française en plats faisandés comme notre époque les aime. On reproche à cette pièce de ne pas posséder de secrets, de ne pas agiter derrière ses paroles l'ombre de quelque message philosophique d'autant plus beau qu'il serait plus abscons.

» Respectant les unités — de temps : tout se passe en vingt-quatre heures ; de lieu : tout dans la maison ; et d'action — *Mademoiselle Adélaïde* est une pièce pure, linéaire et ramassée, qui se moque de la mode et dont la mode se moque, mais qui a quelques chances, à mon avis, dans la course vers la postérité. »

Dans *les Nouvelles Littéraires*, M. Gabriel Marcel, dont on connaît la haute autorité en même temps que l'habituelle sévérité, disait de son côté :

« Il ne me semble pas que la critique se soit montrée tout à fait équitable envers la pièce de M. François-Jeantet qu'on joue au Gymnase depuis plusieurs semaines. On a cru pouvoir se débarrasser de *Mademoiselle Adélaïde* en cataloguant la pièce comme mauriacienne. En admettant que cette épithète soit justifiée, il n'y a rien là qui nous instruise sur les mérites théâtraux de l'ouvrage. Or ceux-ci sont loin d'être négligeables. Le thème est scabreux sans aucun doute, mais il est traité avec courage et probité, sans rien qui ressemble à la basse complaisance que je stigmatisais ici l'autre jour... »

Après avoir longuement étudié le thème de la pièce M. Gabriel Marcel concluait :

« ... Je reconnais sans difficulté que l'analyse souligne le caractère mélodramatique de tout cet enchaînement; mais enfin la pièce est bien conduite, et surtout aux deux derniers actes l'attention ne faiblit pas un instant ; ce n'est déjà pas si mal... »

Dans *La Tribune des Nations* Mme Simone Sauvage constatait :

« Cette tragédie de la passion incestueuse est traitée avec vigueur et netteté par M. Jean François-Jeantet. Un premier acte, sans grand intérêt, sauf à la fin, ne laissait guère prévoir un très bon deuxième acte, d'une seule scène, très habilement construit, où l'auteur atteint une réelle puissance dramatique. Si l'on ajoute qu'après cela le troisième acte ne déçoit pas... c'est beaucoup dire. »

Enfin M. Jacques Lemarchand écrivait dans *Combat* :

« La pièce de M. François-Jeantet ne me semble pas sans qualités. J'admire que, se risquant, par exemple, à faire tout son deuxième acte à deux personnages, il ait su trouver le rythme qui convenait à peu près pour que cet acte ne parût pas trop artificiel ou trop long. Son dialogue ne va pas sans quelques maladresses et frôle parfois, dangereusement, les terres arides de la niaiserie. Mais il y a quelques moments de force.

» Parmi ses personnages celui qui m'a le plus touché, parce qu'il est peut-être le plus original, est celui de la vieille Marie-Berthe, celle qu'on empoisonnera. Elle est lâche, envieuse, quémandeuse, prête à toutes les bassesses pour tirer un peu d'argent à Adélaïde, et ce n'est pas pour elle, mais pour un jeune neveu pour qui elle éprouve une affection désordonnée et émouvante.

» Mme Germaine Dermoz est Adélaïde, tout en demeurant terriblement Germaine Dermoz. Elle a la raideur pathétique, le masque figé qu'on lui voit chaque fois qu'on la voit. Mme Renée Corciade — Marie-Berthe — exprime bien la hideur morale de son personnage, suant par tous les pores l'envie et le désir de trahir. Quant au rôle de Julien, tenu par M. Raoul Guillet, c'est l'un de ces rôles que l'on dit volontiers « ingrats ». J'avoue qu'ici l'ingratitude est poussée jusqu'à l'excès. Aussi ne peut-on en vouloir à M. Raoul Guillet de s'être montré si terne, si niais et si inconsistant : c'est exactement dans le rôle.

» Enfin, vraie lumière dans tant d'ombres, Jandeline interprète le rôle de Claire. Ce n'est pas un rôle fameux, fameux. Mais Jandeline lui a donné sa grâce personnelle, son curieux et attachant visage et son intelligence. Grâce à quoi l'on fait des vœux pour le bonheur de cette petite Claire, fillette en soi insignifiante ! »

Adélaïde. Claire.

Adélaïde. Marie-Berthe.

6 ADÉLAÏDE — *Je n'ajouterai que deux mots, Claire : Prenez garde !* (ACTE II.)

7 ADÉLAÏDE. — *Oh ! Marie-Berthe, qu'est-ce qui arrive ?...* (ACTE III.)

8 ADÉLAÏDE. — *Je suis obligée... à regret... de demander à Claire de nous laisser seuls.* (ACTE III).

9 LAURENT. — *Mlle Marie-Berthe s'est suicidée.* (ACTE III.)

10 CLAIRE. — *Non ! Maintenant, c'est moi qui exige de partir seule.* (ACTE III.)

Photographies *France-Illustration* (H. Parnotte).

Julien. Adélaïde. Claire.

Adélaïde. Claire. Laurent. Julien.

Claire. Julien. Adélaïde.

ÉDITION GOUFFÉ

GOUFFÉ

46-48-50, Faubourg-Saint-Antoine, PARIS
Maison fondée en 1828
DID 87-60

Pour toute modification ou installation nouvelle de votre intérieur, écrivez-nous et nous vous adresserons GRATUITEMENT l'Art chez soi.

Société Nationale des Entreprises de Presse.
Imprimerie de Bobigny.
Dépôt légal - 2e trimestre 1949. — Imprimeur no 80.

Supplément au N° 189 de *France-Illustration*.
Fondateur : GEORGES OUDARD.
Le Directeur-Gérant : G. CAHEN-SALVADOR.